Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire

n° 53

Pierre BAGNULS
Le mythe des Externsteine

Robert STEUCKERS
Spanüth, son Atlantide...

Paul-Georges SANSONETTI
La tradition primordiale...

n° 53 Nouvelle série Equinoxe de Printemps 2020

2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €

Septentrion

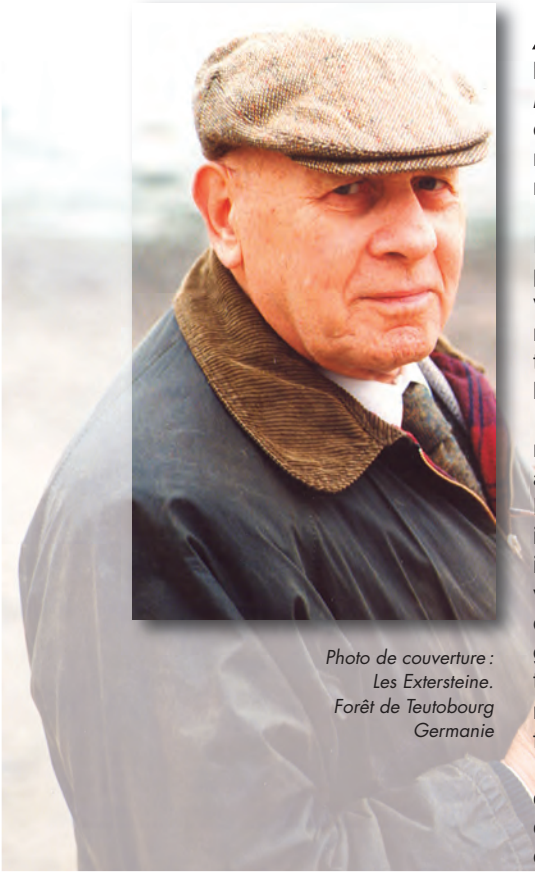


Photo de couverture :
Les Extersteine.
Forêt de Teutobourg
Germanie

Arminius et *Germanicus* ! Ces textes retrouvés étaient sans doute destinés à être introduits dans l'ouvrage préféré de **Jean HAUDRY**, le nôtre également, que **Jean MABIRE** a écrit, à savoir : *« Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens »*. Pour beaucoup d'entre nous, ce livre et le plus marquant d'une recherche au plus profond de notre longue mémoire, la renaissance d'une foi ancienne, un passage, l'héritage de nos anciens.

Arminius, que les germains nomment Hermann ou Armin ou encore Irmin, après avoir reçu une forte formation militaire chez les romains prend la tête de la révolte des peuples qui ne peuvent supporter l'invasion de leur territoire, le combat est conçu comme la projection terrestre d'une lutte de divinités et c'est bien le cas. Ils estiment, à juste titre, que le Rhin, qui est et restera le lime avant la décadence et l'écroulement de Rome, reste la frontière à ne pas dépasser.

Mais surtout une raison majeure existe ! C'est la pénétration romaine en forêt de Teutoburg. Oui la forêt est bien un refuge. Celle-ci abrite en particulier en son centre, un lieu de culte, un sanctuaire, les Extersteine. Les Extersteine représentent une formation minéralogique importante abritant ce sanctuaire protégeant l'arbre, l'Irminsul. L'arbre immense prenant ses racines chez l'homme sur la terre et, par son envolée et ses ramures, le relie aux Dieux, au cosmos. Ce sanctuaire ne doit naturellement pas tomber aux mains des romains. En ce lieu, les germains perpétuent les croyances hyperboréennes. Jusqu'à des temps relativement proches, les peuples issus du septentrion cultivèrent et, pour certains, cultivent toujours cette religion d'une race pure, fière et harmonieuse. C'est ce que nous explique **Pierre BAGNULS.**

Dans son premier chapitre, le soleil d'ambre, Jean MABIRE nous dévoile peu à peu cette découverte de Thulé qu'il fit lui-même. Sa recherche du soleil invaincu l'amène à la conviction, après avoir écouté et lu les récits et recherches de **Jurgen SPANUTH**, que la Thulé de nos ancêtres pouvait très bien être également la terre des Atlantes et se situer sur cette île d'Héligoland ainsi que ces mêmes atlantes étaient, à travers les siècles, sans doute également héritiers des Hyperboréens dont le royaume se situait encore plus au nord, vers le pôle.

Cinquante années se sont écoulées depuis que Jean MABIRE à fait réapparaître Thulé et nous la situer après une très longue enquête. **Robert STEUCKERS**, lui aussi convaincu de la véracité des écrits de SPANUTH, nous invite à une nouvelle visite actualisée de son Atlantide ainsi que du monde antique. En 1890, le Kaiser Guillaume II rachète aux Anglais (et oui !), l'île d'Héligoland. En effet, celle-ci leur appartenait depuis quatre siècles. Il l'échange contre les comptoirs allemands de l'est de l'Afrique vers Zanzibar. L'échange, sur le plan financier, n'est certes pas à l'avantage de l'Allemagne, mais l'empereur est bien pénétré de cette mythologie dans laquelle cette Île, au trois-quarts engloutie à l'embouchure de l'Elbe, est bien l'ancienne Thulé et appartient donc à l'univers germanique.

La société hyperboréenne a vécu jusqu'au milieu du cercle dernier à travers la cellule de base familiale ainsi que par la conservation des traditions et des coutumes imprégnées de forte spiritualité. Une révolution perpétuelle sans aucun fondement destinée aux faibles de corps et d'esprit est venue compromettre et perturber ces croyances et cette harmonie. **Paul Georges SANSONETTI** actualise cette tradition primordiale à laquelle nous croyons et nous invite à poursuivre cette « quête » polaire des fondements de notre civilisation.

C'était également la volonté de Jean MABIRE qui nous pousse à retrouver un centre traditionnel et spirituel, le Graal n'est pas loin ! Mais tout d'abord, reconquérons nos terres perdues.

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

❑ Adhésion simple (ou couple) 20 €

❑ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

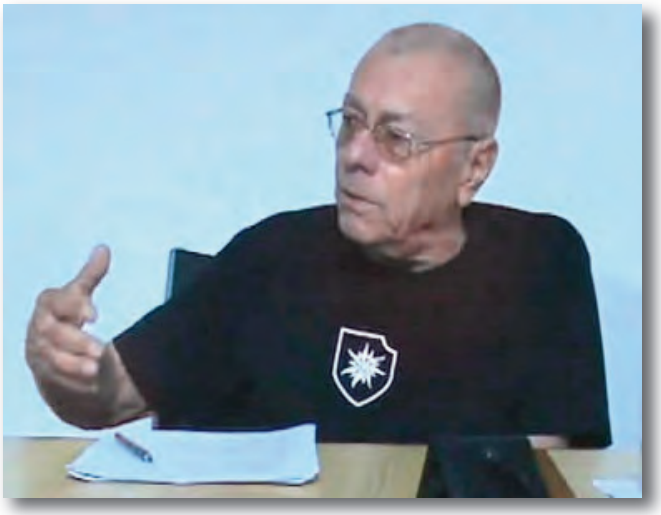
Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Ville : _____
_____
Tel.____.____.____.____.___.
Fax.____.____.____.____.___.
Courriel : _____
@_____
Profession :_____
_____

Les Amis de Jean Mabire
BP 14
F 59137 Busigny

Thulé
par Jean Haudry

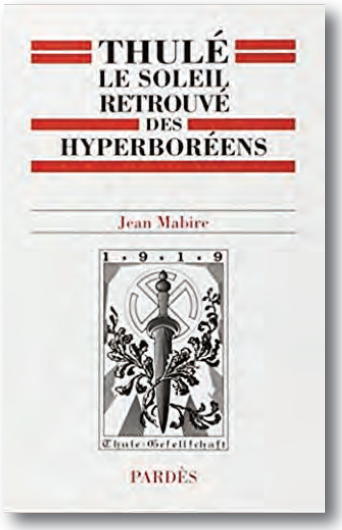
Comme je l'ai écrit voici quelques années dans ce *Magazine,* le livre de Jean Mabire que je préfère est son *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens,* Paris, Robert Laffont, 1977. Je ne reviendrai pas ici sur son contenu historique, principal objet du précédent article. Je m'en tiendrai au nom et à l'emblème que s'est donnés l'association ; un nom, celui de l'*ultima Thule* des anciens, et un emblème, la croix de Thulé, qui l'un et l'autre n'ont pas été choisis au hasard.

Ils renvoient en effet à une conception appliquée à la tradition indo-européenne dans les dernières années du XIXe siècle par l'Allemand E. Krause et l'Indien L.B.G.Tilak, celle de son origine polaire. L'idée d'une origine polaire de la civilisation en général est plus ancienne. Elle remonte aux travaux de l'astronome et homme politique français J.S. Bailly, mort guillotiné en 1793, victime du terrorisme révolutionnaire. L'hypothèse de Bailly fut reprise par des occultistes puis par le savant américain W. Warren dans son ouvrage intitulé *Paradise Found or the Cradle of the Human Race at the North Pole* (Boston, Houghton Mifflin, 1885). Si cette hypothèse fut adoptée par certaines obédiences maçonniques et occultistes dans une perspective universaliste, celle de Krause et Tilak le fut par les nationalistes allemands du *Germanen Orden* fondé en 1912 et dont la *Thule Gesellschaft* est issue par scission en 1920. Mais les milieux scientifiques réagirent négativement à ces deux hypothèses. La première, qui nécessite des compétences étendues à l'ensemble des cultures du monde, et qui exige de surcroît d'admettre des changements climatiques beaucoup plus importants que ceux que l'on retient généralement, est difficilement soutenable. Au contraire la seconde, qui se limite aux Indo-Européens, n'exige rien de tel : le réchauffement qui a affecté les régions de l'Europe du nord entre 7 000 et 6 200 est largement suffisant pour qu'une culture ait pu s'y former. Rappelons en passant que pour ces périodes chaudes anciennes, on parle d'un « **optimum climatique** ». Mais il faut reconnaître que les divagations (étymologiques et autres) de Krause ont dissuadé les spécialistes de le suivre dans ses intuitions valables et originales. Quant à Tilak, beaucoup plus fiable dans l'ensemble, certaines maladresses de sa présentation ont pu détourner de sa théorie des lecteurs avertis. Ses observations relatives aux Pléiades en donnent un exemple. Le *Śatapatha brāhmaṇa* 2,1,2,2-3 et d'autres textes brahmaniques affirment qu'elles ne se départent pas de la direction de l'est ; Tilak en conclut que la conception remonte à l'époque correspondante. J. Filliozat – Notes d'astronomie an-



cienne de l'Inde et de l'Iran, *Journal asiatique* 250, 1962, pp. 325-350 – a confirmé son hypothèse : « **La position vraie de l'équinoxe vernal dans les Pléiades a eu lieu à haute date, au milieu du IVe millénaire, et il faut, pour qu'elle ait assuré aux Pléiades dans les traditions les plus répandues la première place d'entre les constellations, qu'elle ait été notée comme une découverte capitale en un temps où on ne connaissait pas encore la précession des équinoxes.** » Filliozat note que « **ce fait confirme la datation de Dikshit et de Tilak, contestée à tort par Thibaut, Whitney et Kaye.** » Il serait naturellement absurde de faire remonter à cette période la rédaction du *Śatapatha brāhmaṇa,* qui est considéré comme le texte le plus récent de sa catégorie. Mais c'est pourtant ce que laisse entendre la formulation malencontreuse de Tilak (ouvrage cité p. 122) pour un autre passage védique traitant de la même question : « **La *Taittirīya saṃhitā* doit être attribuée à la période des Pléiades** (…) **vers - 2 500.** » Il s'agit naturellement de l'origine d'une part du contenu et non de la rédaction de l'ensemble du texte. Cet exemple est de première importance pour l'hypothèse de l'origine circumpolaire de la tradition. Elle exige que l'on fasse une distinction claire entre l'âge d'une conception et la date de son attestation, et, plus généralement, que l'on opère avec une *chronologie de la tradition*. Il est évident que l'hypothèse est incompatible avec l'image que l'on se fait de la civilisation et de l'habitat de la période commune des Indo-Européens que l'on détermine à partir des données de la paléontologie linguistique. Cette technique consiste à déterminer le dernier habitat commun à partir des réalités pour lesquelles sa langue possède un nom hérité. Par exemple, le fait que le nom français de l'huile est hérité, et qu'il est appa-

renté à celui de l'olive, implique une origine méridionale de la langue et de ses locuteurs originels : le français est l'une des langues romanes, dont l'habitat commun est la Romania, c'est-à-dire l'Empire romain. Il fut un temps où l'archéologue C. Renfrew rejetait l'utilisation de cette technique qui infirmait son hypothèse d'une origine anatolienne des Indo-Européens. De fait, il est imprudent de faire venir les Indo-Européens d'une partie du monde où le cheval est inconnu à date ancienne, et où il a été nommé « l'âne étranger » quand il a été introduit. Mais depuis, Renfrew a reconnu son erreur et abandonné son hypothèse. On se gardera donc de rejeter la paléontologie linguistique qui situe l'habitat de la période commune des Indo-Européens dans une région tempérée où poussent les dix-huit espèces d'arbres retenus par P. Friedrich dans son étude *Proto-Indo-European Trees,* Chicago and London, The University of Chicago Press, 1970. Voilà qui exclut les régions circumpolaires pour le dernier habitat commun. Mais rien n'oblige à supposer que la totalité de la tradition s'est formée dans cette région, et plusieurs de ses composantes indiquent clairement le contraire. L'une est l'homologie traditionnelle des unités de temps, le jour, le mois, l'année, et, quand la notion est apparue, le cycle cosmique. Chacune de ces unités de temps est censée avoir une part claire (diurne), et une part obscure (nocturne) séparées par une phase intermédiaire. Que le mois ait une nuit avec la « lune noire », cela va de soi. Mais l'année ? Elle n'y a de nuit qu'à proximité du pôle. Par là s'explique l'existence de l'année de dix mois comme celle que mentionnent de nombreux passages védiques, celle que les Romains prêtaient à Romulus, et celle qui figure dans le calendrier anglo-saxon de Bède le Vénérable. Ces conceptions, qui sont une part intégrante de la tradition indo-européenne, n'ont pas pu naître dans les régions tempérées où l'ethnie a vécu longtemps avant de se disperser.

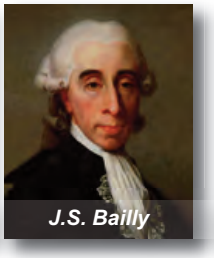


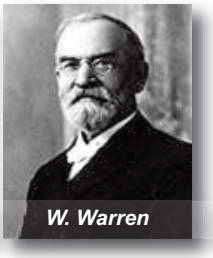
Cette phase de dispersion correspond à ce que les historiens nomment depuis l'ouvrage de Chadwick, *The heroic age,* Cambridge University Press, 1912, l'âge héroïque. Elle constitue la dernière période de la tradition indo-européenne. Les divers peuples indo-européens ne se sont pas séparés tout d'un coup, et, quand ils l'ont fait, ils sont souvent restés proches les uns des autres pendant un certain temps. C'est par exemple le cas des Indo-Iraniens et des Grecs : on doit à cette proximité ancienne de nombreuses concordances grammaticales et une part notable du formulaire. On peut donc opérer avec un « âge héroïque » de la tradition indo-européenne. A cette période (et aux deux précédentes) remontent également un certain nombre de formules reconstruites qui reflètent ses préoccupations, ses idéaux et ses valeurs ; beaucoup d'entre elles ont été réunies par R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit,* Wiesbaden, Harrassowitz, 1969. Mais la recherche ultérieure en a multiplié le nombre.

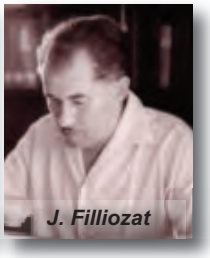
A la période précédente correspondent les principales reconstructions largement admises comme celle des « quatre cercles » d'E. Benveniste (en dernier lieu : *Le vocabulaire des institutions indo-européennes,* 2 vol., Paris, Les éditions de minuit, 1969) qui correspondent à la structure sociale la plus couramment représentée des sociétés néolithiques : la famille nucléaire, la bande (et, pour les sédentaires, le village clanique), le clan ou lignage (en particulier pour les nobles), la tribu. Pour l'idéologie, ce sont les « **trois fonctions** » de G. Dumézil (en dernier lieu : *Mythe et épopée,* Paris, Gallimard, 1995), qui, contrairement aux quatre cercles, sont une spécificité du monde indo-européen. C'est à cette période que les Indo-Européanistes identifient à la « période commune » des Indo-Européens. J.-P. Mallory et D.Q. Adams *The Oxford introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World,* Oxford University Press, 2006, p. 449, la situent entre 4500 et 2500. Mais ce n'est pas au cours de cette période que s'est constituée la tradition indo-européenne dans sa totalité : la preuve en est qu'elle comporte un grand nombre de motifs de conte, dont l'origine paléolithique est reconnue aujourd'hui.

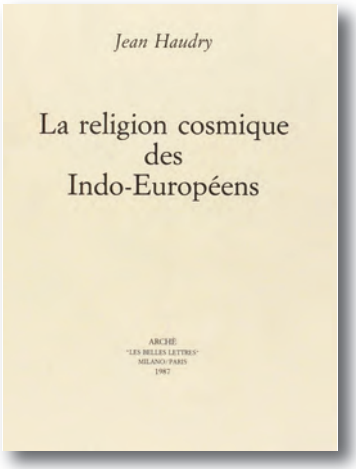
E. Krause

L.B.G.Tilak


J.S. Bailly


W. Warren

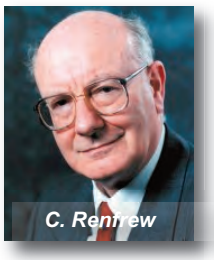

J. Filliozat

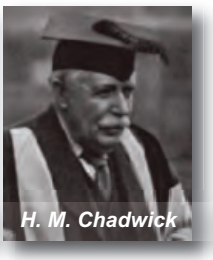


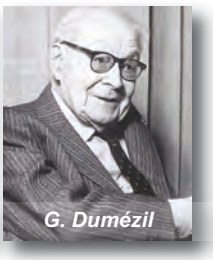
Par ailleurs, l'étude du panthéon indo-européen impose d'opérer avec une période antérieure que j'ai proposé de nommer à partir du titre de mon livre de 1987 *La religion cosmique des Indo-Européens,* Milan et Paris, Archè. Il m'est apparu que les dieux indo-européens, **deywōs,* doivent leur nom à une divinité nommée **dyew-* terme qui s'applique à la fois au jour, latin *diēs,* védique *dyaúḥ,* au ciel, védique *dyaúḥ,* et au soleil, hittite *siu(n)-*. Il ne peut donc s'agir que d'un « ciel diurne », qui devait avoir à ses côtés un « ciel nocturne » : une cosmologie rare, mais attestée par ailleurs, De plus, comme la forme latine et la forme védique présentent à la fois le genre masculin et le genre féminin, tout donne à penser qu'il en allait de même pour le sexe de l'entité correspondante. Cette évidence a été niée – en l'absence de perspective chronologique – en raison de l'existence d'un Ciel père représenté par le *Zeus pater* grec et le *Jupiter* latin. Mais ce Ciel père, qui correspond au *pater familias* de la seconde période de la tradition, n'a pas toujours existé : il a été précédé par un Ciel diurne « **mère des dieux et des hommes** ». Ce Ciel diurne féminin avait des filles, les Aurores ou Filles du Soleil, initialement identiques, mais qui se différencieront par la suite, quand le ciel diurne laissera la place au ciel indifférencié, qui s'est également séparé du soleil. L'aurore de l'année s'identifie au printemps, comme le rappelle un passage de la *Taittirīya saṃhitā* 1,5,7,5 « **Jadis, les brahmanes craignaient que l'aurore ne revînt pas.** » De plus, ces Aurores/Filles du Soleil posent un sérieux problème à la fois par leur nombre et par la lenteur que leur prête le mythe. Comme l'indique Dumézil dans son étude *Mythe et épopée,* Paris, Gallimard, 1995, p. 1251 : « **Je doute seulement de la lenteur que l'Aurore, après être venue, mettrait à partir, car cette image ne correspondrait à rien de réel, sauf sous les climats du grand Nord dont l'Inde est fort éloignée.** ». Certes, mais l'Inde l'est tout autant de Rome, où le mythe est directement attesté, et l'éloignement géographique n'interdit pas le rapprochement fonctionnel. On peut en dire autant de leur pluralité. Ces aurores pluvirales qui ont donné le nom allemand de la fête de Pâques *Ostern* « les Aurores » sont l'un des vestiges de l'origine polaire de la tradition indo-européenne. Le souvenir s'est conservé aussi dans l'Avesta, *Yašt* 6,3 : « **quand le soleil ne se lève pas, les démons détruisent tout ce qui existe sur les sept continents.** ». Les passages d'Hérodote sur les populations qui dorment la moitié de l'année, de Stace sur les hommes primitifs qui, à la tombée de la nuit, « **désespéraient de revoir le jour** » montrent que l'Antiquité classique en conserve également des traces sans qu'on sache par quelle voie ce lointain souvenir est parvenu. Il en est beaucoup d'autres comme ce passage de l'Avesta que retient A. Rosenberg dans *Le mythe du XXe siècle,* traduit de l'allemand par Adler von Scholle, Paris, Avalon, 1986, p. 27 : « **Une fois seulement dans l'année, on voit le coucher et le lever des étoiles, de la lune et du soleil ; et les habitants tiennent pour un jour ce qui est une année.** » Ce passage de l'Avesta, relatif au *vara* dans lequel Yima conserve les représentants choisis de l'humanité, du monde animal et du monde végétal pour passer le grand hiver, illustre le principe de l'homologie des cycles temporels. Il ajoute : « **Le *Mahabharata* nous apprend qu'au cours de la visite du héros hindou, Ardjouna, sur la montagne Meru, le soleil et la lune allaient chaque jour de gauche à droite, spectacle n'ayant pu avoir lieu dans le sud tropical, car la roue solaire ne roule que dans l'extrême nord sur la ligne d'horizon.** » Ce n'est pas un hasard que l'on trouve ces indications sous la plume de cet auteur : comme le rappelle J. Mabire, *Thulé* p. 317, Rosenberg est le seul membre dirigeant du parti national-socialiste, avec Rudolf Hess, qui ait eu des contacts étroits avec la Société Thulé.

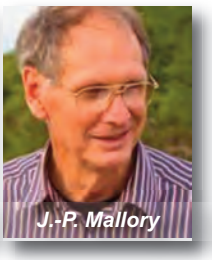
L'emblème de la société, la « croix de Thulé », provient du Germanen Orden. C'est un svastika aux branches recourbées, qui, dans sa forme dextrogyre, figure le mouvement des constellations autour du pôle.

Jean HAUDRY


C. Renfrew


H. M. Chadwick


G. Dumézil


J.-P. Mallory

A. Rosenberg

Arminius
par Jean Mabire

Pour défendre la terre des Hyperboréens contre les légions romaines, les sages de Thulé vont porter leur choix sur un jeune chef de guerre : Hermann, dit Armin, fils de Ségimer le roi des Chérusques. Il possède cette haute stature et ce regard clair qui désignent les nobles de la vieille Germanie.

Courageux et intelligent, il a retenu l'attention des romains qui l'ont naguère attiré dans les rangs de leur armée.

Au service de l'ennemi, il aura au moins appris une chose : à bien se battre.

Armin est résolu à en finir avec l'esprit d'indiscipline et de division des tribus germanique. Tout comme Vercingétorix, à qui il ressemble par plus d'un trait, il veut l'union de tous ceux de sa race contre l'envahisseur qui a osé franchir le Rhin, fleuve sacré entre tous.

A la tête des ennemis, un certain Varus se veut plus poète que général. Il aime les beaux vers et préfère le rythme des vers au fracas des armes. Varus est un hâbleur, sûr de lui. Il n'a que mépris pour les Barbares qui peuvent juste lui fournir des domestiques et des mercenaires. Il ignore tout du pays des Hyperboréens.

Armin, lui, reste fidèle aux vieux usages de Thulé. Il aime le secret et le complot, armes d'une résistance qui ne va désormais jamais cesser. Il réunit autour de lui un petit nombre de confidents, on peut même dire d'initiés.

Les Romains ne sont point invulnérables, leur répète le jeune chef. Nous possédons la force de notre foi.

Armin, dans son entourage, bénéficie d'un observatoire de premier ordre. Il peut constater à chaque minute tout l'abime qui le sépare des envahisseurs. Sans ce séjour dans les rangs de l'armée ennemi il n'aurait sans doute pas prêté une oreille aussi complaisante aux rites et aux voix des sages de Thulé.

Dans l'armée romaine, on papote. Varus ne se déplace jamais sans une cour d'avocats et de légistes dont les criailleries retentissent dans tout le camp. Pour cet été non loin des rives de la Weser, sur les contreforts de la Teutoburg Wald, non loin des sources de l'Ems qui se jette dans la mer du Nord et de la Lippe qui va rejoindre le Rhin. La forêt entoure les légionnaires. Mystérieuse et bruissante. Les cavaliers d'Armin galopent sous les couverts et vont porter les appels au combat de leur chef. Des rivages marécageux aux forêts profondes, tout un peuple s'apprête à prendre les armes pour chasser ceux qui ont envahi le pays des anciens dieux de l'Hyperborée.

La veille du départ vers l'ouest, un grand festin rassemble les légionnaires romains et les mercenaires germaniques. Armin se trouve à

Statue d'Arminius dans la forêt de Teutoburg près de la ville de Detmold, en Allemagne

quelques pas de Varus.

Ce soir-là, il aperçoit son ennemi Ségeste multiplier les sourires aux officiers de Varus. Armin a enlevé Thusnelda, la fille de ce Ségeste, promise pourtant à un autre. La dote aurait déjà été versée par l'autre prétendant et Ségeste hait Armin au point de le dénoncer à leurs « alliés » romains.

— *Prends garde,* dit-il à Varus. *Un complot se trame. Armin est sous l'influence des sorciers qui vous haïssent. Il faut faire arrêter tous les chefs germains présents à ce banquet.*

Les flammes rougeoient et allument des ombres inquiétantes sur les visages des convives. Il commence à faire très froid. Dans les postes de guet, les sentinelles se serrent frileusement dans leur manteau. La lune éclaire la cime des sapins d'une lueur blafarde.

— *Je n'ai aucune crainte*, lance seulement Varus d'un ton sec. *J'ai rendu assez de services à tous ces chefs.*

Il croit qu'il est possible d'acheter l'âme d'un peuple par des cadeaux.

La nuit s'épaissit. Sans étoiles. Armin, à l'écart, reste silencieux. Sa décision est prise. Il sera le chef de tous les fils de Thulé qui accepteront sa loi.

En pleine forêt, Armin et tous les chefs germains profitent d'une halte pour aller trouver Varus.

— *Nous quittons ta colonne.*

— *Mais où allez-vous ?*

— *Te chercher de nouveaux auxiliaires.*

L'idée n'est pas pour déplaire au général romain toujours à cours de mercenaires. Il remercie Armin et ses compagnons et les laisse s'éloigner sans crainte. Puis il donne l'ordre de reprendre la marche entre les hautes cimes des sapins. Les sandales s'enfoncent dans un sol spongieux, malsain. Tapis de feuilles mortes, de branches cassées, de mousses verdâtres et humides. La forêt semble étouffer tous les bruits. Brusquement surpris par le silence des sous-bois, les légionnaires se taisent. On entend le crissement des roues de chariot et le hennissement des bêtes de somme, chargées comme des esclaves. Désormais, commence le pays de l'inconnu et de la peur ?

La forêt de Teutoburg apparaît immense. Le pays se révèle montagneux, coupé de profondes vallées, obscurci par les sombres couverts. La route a disparu. Il faut se frayer un passage à coups de haches, abattre des arbres, lancer des ponts. La colonne s'enlise peu à peu, se disloque, s'épuise. La nuit semble peuplée d'animaux étranges. On entend des cris de hiboux, des galopades, des murmures. La forêt connait une vie étrange, terrifiante. L'ombre se peuple de dieux. Tous les génies tutélaires des arbres se déchaînent. Les branches s'agitent comme des chevelures. Des ombres surgissent des troncs noueux. La forêt parle et menace.

Une tempête se lève, comme si elle venait de la mer du Nord. Les cimes des sapins ondulent telles des vagues. Le vent gémit, s'enfle, hurle. Soudain, de grosses gouttes de pluie glacée s'abattent sur la colonne. L'averse se transforme vite en tempête. Fantassins et cavaliers sont trempés. Ils claquent des dents et sentent leurs tuniques trempées et froides leur coller à la peau. La pluie ruisselle sur les casques et tambourine sur les boucliers. Un brouillard glacé semble surgir du sol et enveloppe le convoi. Parfois, une bête trébuche ou un homme s'abat. Un chariot se renverse au milieu des jurons et des cris.

Varus, enfermé dans son manteau de pourpre, ordonne d'augmenter l'allure. Mais qui pourrait encore marcher dans des sentiers transformés en torrents ? La longue colonne commence à s'engluer dans la boue. Plus personne n'arrive à donner des ordres. Il fait sombre.

Soudain, les Germains surgissent en hurlant. C'est la forêt tout entière qui semble s'abattre sur l'armée romaine. Ils bondissent des couverts, innombrables. Ils scandent des strophes surgies du fond des âges et dont ils ne saisissent même plus le sens caché. Ils sont les fils de Thulé enfin dressés pour chasser les envahisseurs. À la tête des blonds guerriers hyperboréens : Armin, le chérusque.

Les légionnaires romains essayent de faire face. Mais la pluie et la boue ont scindé la colonne et mélangé les civils et les soldats. Il faut se battre entre les chariots renversés, au milieu des hurlements des femmes. Aucune manœuvre n'est possible. Varus et ses officiers tentent en vain de regrouper leurs hommes.

Impossible de combattre et de repousser les germains. Il faut se contenter de poursuivre la marche, en abandonnant en route les bagages et les blessés. En cette mauvaise saison le crépuscule arrive vite, rendu encore plus sombre par l'épaisseur des couverts. Là-haut,

entre les cimes noires des sapins, le ciel s'obscurcit. Varus cherche une clairière où il pourra installer un camp.

Enfin, un espace en peu découvert. Les guerriers d'Armin semblent avoir disparu. Dissimulés sous les couverts, à l'abri de leur fraternelle forêt de Teutoburg, ils regardent leurs ennemis s'organiser pour la nuit. Tant bien que mal, les légionnaires établissent un camp. Malgré la fatigue, ils creusent des fossés, abattent des arbres pour constituer des remparts, dressent les tentes. Des feux allument les hommes, trempés et transis, n'arrivent pourtant pas à endormir la nuit et la forêt les enferment comme dans un piège. Interminables ténèbres. La pluie tombe toujours. À l'aube, Varus donne l'ordre de départ. Pour s'alléger, ses hommes doivent brûler les chariots et abandonner tous le matériel lourd. Les romains s'enfoncent dans la forêt, laissant derrière eux un campement dévasté où rougeoient les incendies.

Toute la journée, les légionnaires vont marcher, espérant trouver enfin un terrain découvert, où se déployer et combattre. Les germains continuent de les harceler. Sans donner l'assaut. Armin veut fatiguer l'adversaire. Ses guerriers lancent des traits sur les romains, à bonne distance. Dans la colonne, des hommes soudain s'affaissent, la poitrine traversée de part en part. Leurs adversaires sont devenus invisibles. Les traits semblent partir des arbres eux-même. Toute la forêt germanique entre dans la bataille.

Varus désespère d'atteindre l'orée de ces couverts hostiles. Chaque fois qu'il croit apercevoir une lisière, ce n'est qu'une petite clairière, au-delà de laquelle continuent les sous-bois. Le ciel gris a pris la teinte du plomb. Les averses succèdent aux averses. Des légionnaires, épuisés, s'abattent dans la boue, sans même être touché par les traits des germains. Les survivants tremblent de fièvre, de peur, de rage. Jamais les orgueilleuses légions n'ont encore affronté de tels adversaires. Ils se sentent chassés vers l'ouest par les vieux dieux du nord, dont ils ont osé violer le refuge.

L'ouragan chante dans les hautes branches un chant de vengeance et de mort. Pas après pas, heure après heure, la colonne poursuit sa marche harassante. À la fin du jour, dans une clairière, il faut dresser un nouveau camp. Moins nombreux sont ceux qui peuvent délaisser l'épée pour la pioche et la hache. Les légionnaires parviennent seulement à creuser un fossé, obstacle dérisoire contre une ruée de ceux qu'ils appellent les barbares.

Mais Armin ne donne pas encore l'ordre d'attaque pour cette nuit. Il semble attendre son heure. Il sait qu'elle viendra.

Lorsque le jour se lève, ce n'est plus une armée qui se bat en marche, mais un troupeau. Où est l'ordre romain ? La colonne ne regroupe plus que des civils apeurés, des avocats enfin muets, des soldats qui se savent promis au rôle de victimes. Ce sont déjà des vaincus qui titubent dans la grisaille d'un jour de défaite. Maintenant tous les romains savent que le destin s'est prononcé contre eux. Ils reconnaissent ce visage de la fatalité. Ils se soumettent d'avance à leur sort.

La pluie et le vent redoublent de violence. Les germains sentent que la victoire approche. Eux, ils ne craignent ni l'orage ni la bataille. Les dieux de la nature combattent avec eux. L'esprit de Thulé les conduit.

Armin lance enfin ses guerriers à l'assaut. Tous ensemble, en hurlant des chants de guerre, ils se ruent sur le convoi. La résistance romaine s'effondre aussitôt. Plutôt que de donner des ordres et d'essayer de faire front, Varus choisit la fuite dans la mort. Blessé, épuisé, découragé, il se suicide pour ne pas voir le triomphe de son adversaire.

Légionnaires, domestiques, femmes, enfants, tous ceux qui se traînaient dans la longue colonne sont égorgés sans pitié. Même les chevaux sont abattus. Avec des hurlements de joie, les assaillants s'emparent des aigles de deux des légions. La troisième sera sauvée par un porte-enseigne, qui l'arrache de sa hampe et va se noyer avec elle dans un marécage. Dans l'armée romaine aussi, on sait se battre et mourir pour l'honneur.

Armin cherche le cadavre de Varus. Quelques légionnaires fidèles ont réussi, avant de se faire tuer, à l'enfouir sous un tas de feuilles mortes. Les germains finissent par découvrir le corps du général qui les a défiés. Ils l'apportent à leur chef. Armin ordonne de lui couper la tête, qu'il veut conserver en signe de victoire. Le cadavre, décapité, sera ensuite dépecé et brûlé.

Jean MABIRE

Au cœur de la Germanie profonde : le mythe des Externsteine

par Pierre Bagnuls

« Le paganisme germanique s'attachait au sol, en divinisant les forêts, les fleuves et les forces cachées qui faisaient lever les moissons ; en mettant un esprit familier sous chaque toit, un génie protecteur auprès des trésors enfouis. […] Les Saxons vivaient au milieu des tombeaux de leurs pères ; ils ne pouvaient oublier ces divinités sédentaires qui habitaient leurs bois, et qui donnaient à chaque lieu connu un nom et un souvenir. Leurs navigations les ramenaient souvent sur les côtes de Scandinavie, d'où les généalogies anciennes les faisaient descendre. Ils y trouvaient leurs croyances nationales sous une forme plus savante et sous la garde d'un sacerdoce respecté ; le pirate, de retour, échauffait les jeunes gens de sa tribu au récit des sacrifices humains d'Uppsala. La Saxe avait aussi un culte public, des prêtres qui ne portaient pas les armes, et des temples dont on n'approchait qu'avec respect. Des banquets étaient célébrés en l'honneur des dieux : on mettait solennellement les morts sur les bûchers. […]
Ces Barbares issus d'une même origine, unis par l'analogie des croyances et par le rapport des langues, formaient une Germanie païenne, immobile encore sur son territoire et dans ses mœurs. »

Frédéric Ozanam (1893)

Une forêt bruissante de souvenirs

Dans la forêt de Teutoburg – probablement à Kalkriese (près de Osnabrück) – eut lieu la célèbre défaite de trois légions romaines et de leurs troupes auxiliaires (25 000 hommes) commandées par Général Publius Quinctilius Varus, face à une coalition de guerriers germains emmenée par Arminius (Hermann le Chérusque), en septembre de l'an 9 de notre ère. Dans cette même forêt, anciennement dénommée Monts Osning, se dresse sur le mont Teutberg (près de Detmold) une monumentale statue de 50 mètres de haut, en l'honneur du victorieux héros, Hermann, parangon de la vaillance et de l'indépendance germaniques. En ce sanctuaire, achevé en août 1875 selon les plans de l'artiste-sculpteur inspiré Ernst von Bandel, se célèbre l'acte de naissance de la nation allemande, sa légende des siècles, et donc sa légitimité en tant que patrie homogène unifiée par l'imaginaire commun que lui insuffle le récit épique de ses origines.

Une forteresse de colonnes altières

L'on sait moins que non loin de là, à Horn-

Bad Meinberg (près de Paderborn), s'élève une formation rocheuse naturelle de grès gris très spectaculaire. D'aspect cyclopéen, elle consiste en six énormes blocs rocheux mitoyens qui s'arrachent verticalement du sol pour culminer à une trentaine de mètres de hauteur. Dominant la forêt alentour, ils semblent lancés à l'assaut du ciel. Immanquablement, ils font penser à la garde fidèle d'une éternelle cohorte de rochers-sentinelles scrutant l'horizon infini, ou encore à l'imprenable citadelle de divinités invisibles, postée entre terre et ciel pour veiller sur la vaste clairière sacrée qui délimite cet espace inaccoutumé.

Le haut-lieu et la clairière

Aucun doute à cet égard, le site surprend, étonne. Il saisit l'imagination. Indéniablement, c'est un haut-lieu. Il y souffle l'esprit. Mystère et merveilleux s'y focalisent de toute évidence, provoquant l'instinctive retenue du visiteur éclairé, son recueillement songeur, sa disponibilité soudaine. Le pèlerin fasciné éprouve le besoin de jauger ce lieu unique, de prendre la mesure du jaillissement paradoxal de cet édifice montueux, surgi de nulle part dans la verdoyante uniformité forestière. L'improbabilité de ce relief, sa verticalité imposante rayonnent d'une amplitude toute spirituelle. Ce dévoilement inattendu au détour du chemin éclate comme une énigme. Ces formes surnaturelles le désignent, au premier regard, comme un *signe sacré* posé-là en des temps originels – selon une nécessité impérieuse qui nous échappe – par la volonté de quelques divinités destinales. Notre condition d'êtres de ressenti est mise à l'épreuve. Elle nous met en demeure de décrypter ne serait-ce qu'une parcelle de leur signification cachée. Nous cherchons à aller plus avant dans la connaissance de cette charismatique majesté. Il nous faut trouver un *sens profond* à cette manifestation grandiose qui parle, questionne, émeut, sortant notre âme de sa léthargie coutumière. La visite profane prend des allures de quête. « **Silence, les dieux sont ici** ! », eût dit Maurice Barrès (s'il n'avait pas été viscéralement anti-allemand), en une incitation au recueillement, à l'ouverture vers quelques instants de contemplation, de méditation, de poésie…

Soudain se décèle dans un murmure une réponse instinctive, guidée et intuitée sans doute par la sagesse primale et mémorielle du paysage : les *Externsteine* sont un des lieux secrets-sacrés de cette communauté de destin qu'est la Germanie éternelle. Les Externsteine sont un *omphalos*. Elles matérialisent un « Être-là » : centre névralgique, source, origine, foyer, borne, pilier central. Les Externsteine s'enracinent sur cette terre allemande, protégeant symboliquement, depuis leur observatoire aérien, le destin collectif de ce peuple souche et quintessence de l'Europe.

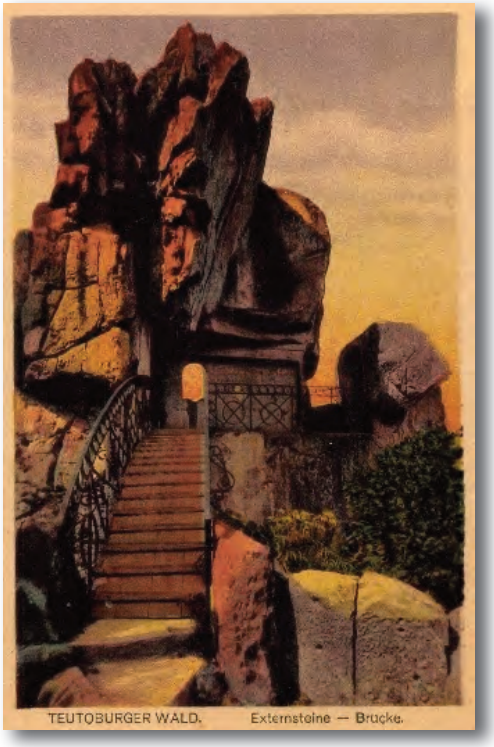
La Grande Germanie fière, libre, indépendante

Les Externsteine sont situées sur un territoire que les Romains n'ont jamais contrôlé ni administré. Il correspond au deux-tiers nord-est de l'Allemagne actuelle, à l'est du Rhin, au nord du Danube, suivant une ligne qui va approximativement de Bonn à Ratisbonne. Contrairement à la Germanie inférieure et à la Germanie supérieure, à l'ouest du Rhin et du *limes* romain, qui furent des territoires de conquête de l'empire, la *Grande Germanie* (Germania magna) ne connut pas d'occupation importante ni durable : quelques camps, quelques forts, mais il s'agissait surtout d'incursions qui n'eurent pas de grandes conséquences culturelles et politiques. De plus, elles se heurtèrent à de véritables mobilisations des populations sur place, qui eussent justifié l'utilisation de moyens énormes pour les soumettre. Rome n'y vit qu'un faible intérêt. Seul l'empereur Auguste (de 12 av. J.-C. à 9 ap. J.C.) souhaita reculer le *limes* du Rhin à l'Elbe, donnant dans cette mission le commandement des opérations à ses fils Drusus dans un premier temps, puis Tibère. Une tentative qui se déroula sur une vingtaine d'années sans être achevée. C'est en ces temps que culmine la fameuse défaite de Varus.

La Germanie inconnue

Ainsi, le cœur de la Germanie profonde resta lui-même, continuant de vivre au rythme de ses clans et tribus, communautés moléculaires regroupant en général de 50 à 100 personnes. Ils furent en cela protégés par la barrière végétale de la vaste *forêt hercynienne*, cette immense forêt primaire qui impressionna tant les témoins du monde antique. Jules César affirmait qu'« **il n'est point d'habitant de ces contrées qui, après soixante jours de marche, puisse dire avoir vu où elle finit, ni savoir où elle commence** ». Les peuplades germaniques « **qui préfèrent à tout le reste la simplicité, la liberté et l'égalité** » (Empereur Julien *Misopogon* 363 ap. J.C.) ne connurent donc pas d'acculturation. Ils conservèrent

inchangées croyances et coutumes, lois et modes de vie, qui demeurèrent d'une relative homogénéité, malgré des variantes territoriales et claniques. À cet égard, l'essai ethnographique intitulé *La Germanie* (98 ap. J.C.), du sénateur latin Tacite est un témoignage unique, certes succinct, mais assez fiable. La vieille forêt d'Orcynie marque une limite, une frontière où commencent les marches et les marges d'un territoire sauvage et peu reconnu, entrecoupé de sylves giboyeuses, de landes, de plaines et de marécages. Une *terra incognita* qui abrite toute la foisonnante vitalité et la turbulence du monde du Nord de l'époque. Elle s'étend jusqu'aux rives de la mer Baltique et à la Scandinavie.



Aux marches de Thulé

C'est l'époque où les historiens antiques parlent de *Thulé* pour désigner l'ultime demeure de ces farouches hommes du Nord, aux beaux visages, aux cheveux blonds et à la taille haute, « **puissants par leurs armes et par leurs vaisseaux** » (Tacite). Il s'agit indistinctement des parages de la mer du Nord et de ceux de la Baltique. *Norigon* (Norvège) comme *Scandia* (Suède) sont assimilées à des îles semi-fabuleuses, véritables « matrices » (« vagina gentium » écrira l'historien goth Jordanès) qui engendrent ces peuples du Nord se déployant régulièrement sur le Jutland danois, la Frise, les côtes bataves, la Bretagne et la Germanie insoumise. Piraterie et migration sacrée (*Ver sacrum* : printemps sacré) sont les causes institutionnelles probables de l'instabilité et des mouvements de ces populations en expansion démographique, qui cherchent à s'établir par le chemin de l'exil, sur des territoires à leur mesure.

Les clans et l'empire : du simple au complexe

Aux confins d'un empire imbu de sa *majestas* et de sa *potestas*, convaincu de la vérité et du modèle exemplaire que porte sa civilisation appuyée sur un Etat tentaculaire, les territoires « hyperboréens », commencent finalement au-delà de ces franges que maintiennent vaille que vaille les soldats de Rome. Ces contrées rayonnent de mystère et d'étrangeté, suscitant l'effroi mais aussi l'admiration, car des contacts et échanges marchands existent. Ambre, fourrure, duvet, cuir, chevaux, oies, porcs sont troqués contre vin, huile, verre, céramique, objets manufacturés. Il n'y a pas de villes, pas d'Etat ni d'armées de fonctionnaires, pas de routes pavées, mais la vie simple et rude de petites communautés lignagères – l'équivalent de « chefferies » assez peu hiérarchisées – composées d'une minorité de nobles, d'une majorité d'hommes libres, puis d'affranchis et d'esclaves habitant collectivement des hameaux aux chaumières espacées, bâties en bois et torchis. Ils se fédèrent au besoin au sein de compagnonnages guerriers et initiatiques, les *Männerbunde*. Les peuples germaniques vivent d'élevage et de cueillette, de chasse, de pêche, de guerre, de rapine et parfois de la culture du sol. C'est une économie vivrière « mixte », à mi-chemin encore du nomadisme et de la sédentarité. Certains groupes ne se sont pas fixés en un lieu précis, mais vivent sur les étendues plus ou moins vastes d'un territoire, au gré des opportunités que leur offrent la nature et les saisons.

A certains moments de l'année, ces clans assez coalescents se liguent en des lieux consacrés pour les délibérations et les décisions qui engagent leur avenir. Ils y votent à la majorité de « l'acclamation des lances ». Ils accomplissent aussi les rites et célèbrent de concert les fêtes propres à susciter la faveur et la protection des divinités qu'ils honorent. Car ces populations sont païennes. Elles partagent les mythes et les récits communs des peuples germano-scandinaves. Les noms et les pratiques peuvent varier selon des spécificités propres à ces groupes indépendants, mais le sens et les structures de fond en sont identiques. Ils ont leur dieu Jupiter, leur Mars ou leur Hercule (Thor-Donar), leur dieu Mercure (Odin-Wotan)… et des divinités à qui s'adresser dans tous les contextes, toutes les situations, tous les moments de l'existence.

Le paganisme du Nord

Les Germains se rassemblent dans des temples en plein air, clairières, hauts-lieux, points remarquables, car la nature est sacrée. Tacite en témoigne : « **Les Germains pensent**

que c'est trop peu digne de la majesté des habitants du ciel que d'enfermer des dieux entre des murs, ou de les représenter semblables aux hommes par quelque apparence du visage ; ils leur consacrent donc des bois ainsi que des bocages, et ils donnent le nom de dieux à cette présence mystérieuse qui n'est visible pour eux que par les yeux de la foi. » Les éléments tiennent une place considérable dans cette spiritualité. Certains arbres, certaines pierres, les rochers, les animaux, le soleil et la lune, le ciel et la voûte étoilée, les montagnes et les collines, les fleuves, les rivières et les mers, les sources et les fontaines, ne tombent jamais dans l'anonymat muet et figé des choses inanimées. Ils participent de la vie et d'un dialogue quotidien. La toponymie des lieux où ces peuples se sont établis et ont vécu, en témoigne. Elle fourmille de mythes et de fables, d'histoires et de légendes. Ils s'intègrent dans une vision du monde où chaque chose possède sa place nécessaire, incontournable et voulue, au sein d'une conception totale qui s'étend du microcosme au macrocosme. C'est une grille de lecture interprétative où tout prend sens et possède une articulation cohérente dans la marche de cet « écosystème » que sont les neuf mondes de la mythologie nordique.

L'arbre du monde

La cosmogonie et la vision du monde des peuples germano-scandinaves se déploient sous la protection des frondaisons de l'Arbre du monde. Son tronc puissant qui soutient l'univers, fait le lien entre monde chtonien et monde céleste. Il est le symbole du monde nordique, enraciné et ancré à l'aplomb de cette « étoile fixe » – ce clou – qu'est l'*étoile Polaire*. Il est arbre de vie et du destin, pilier cosmique et colonne universelle, image du Pôle stable et symbole de Centre immuable. C'est un *omphalos*. Les Scandinaves le nomment *Yggdrasil*, les Germains, *Irminsul*. L'espace qu'il délimite, veille et protège, est ainsi reconnu, sanctifié et sanctuarisé. Il est le point fixe, le centre vital et le nœud de puissance du territoire ainsi orienté, chargé de sens et sacralisé. Il est garant, par son envergure et sa verticalité, de l'*Ordre* des neuf mondes.

La boussole du territoire

Chaque peuple, chaque clan voyageant avec les dieux de sa foi en quête d'une terre où s'établir, par l'élection, le choix et la désignation d'une « réplique » remarquable, digne de figurer l'Arbre majestueux et sacré de leur mythologie, accomplit une authentique palingénésie. C'est un acte de recréation et d'ordonnancement, de régénération et d'appropriation de l'environnement, désormais intégré dans la cosmogonie qui est la leur. Ils peuvent alors élever leur nouvelle demeure, faire souche et, littéralement, « habiter » la terre nouvellement conquise, en fidélité avec les points cardinaux de leur tradition originelle et les repères essentiels de leurs us, coutumes et croyances. À l'abri du Grand Arbre, la Terre du milieu (*Midgard*) – cet « enclos » où vivent les hommes du Nord – est restaurée, selon les principes primordiaux intangibles de leur boussole spirituelle et existentielle.

Un prosélytisme exogène

C'est toujours dans ce territoire de la Grande Germanie – demeuré un véritable conservatoire du paganisme germanique – que six siècles plus tard aura lieu la tentative de conversion chrétienne. Elle sera menée âprement et sans relâche en Frise, Thuringe et Hesse sur des populations majoritairement réfractaires, par le moine anglo-saxon Winfrid de Wessex, dit *saint Boniface*. Son prosélytisme acharné, ainsi que le soutien sans faille des maires du palais francs, les Pippinides, lui permit de fonder les diocèses de Wurtzburg, d'Erfurt et de Büraburg (Fritzlar), affirmant un début de présence chrétienne. En 744, il fit construire par son disciple, le moine Sturmius, la fameuse abbaye bénédictine de *Fulda*, qui fut un verrou de la christianisation de l'Allemagne.

Au nom de la vérité monothéiste

En 723, Boniface fit abattre près de Fritzlar (Geismar) un des fameux arbres sacrés des Germains, celui que vénérait la tribu des *Chattes* établie en Hesse. Cet arbre est resté célèbre dans l'histoire sous la dénomination générique de « Chêne de Thor » (*Donareiche*). Fidèle aux recommandations et aux habitudes de l'Eglise, la légende dorée chrétienne raconte que sur ce lieu de culte païen déraciné – au lieu où s'élève aujourd'hui l'église saint-Pierre – il fit bâtir une chapelle avec le bois de l'arbre abattu. Mais les résistances locales sont viscérales, et le christianisme se heurte à l'irréductibilité des populations saxonnes qui ne veulent pas renier les dieux ancestraux de leurs pères. Boniface sera mis à mort en 754, à Dokkum, en Frise occidentale, lors d'une énième entreprise de conversion.

La croisade approche

La tentative d'évangélisation qui va suivre se doublera de visées à des fins politiques. Annexion, unification et pacification seront les mobiles de la volonté de puissance grandissante de Charlemagne. Celui qui n'est encore que roi des Francs et deviendra bientôt l'empereur d'Occident, va appuyer sa recherche de légitimité sur l'épée et sur la croix, sur la force et sur le spirituel. Le trône et l'autel, renforcés l'un par l'autre, vont agir de concert en vue d'intérêts communs. C'est l'indomptable Grande Germanie, désormais nommée *Saxe*, qui fera les frais de cette véritable croisade.

L'identité saxonne

Vers 770, la Saxe païenne et indépendante occupe un vaste territoire qui comprend l'Allemagne du Nord-ouest, une large frange des Pays-Bas et jusqu'à la Hesse et la Thuringe. Il s'agit d'une fédération de peuples d'origine scandinave qui se sont fondus, siècle après siècle, sur les terres de la Germanie depuis la presqu'île du Jutland danois. Quatre peuples principaux sont distingués au sein de cette « alliance saxonne » qui apparaît concrètement comme la désignation de confréries guerrières entre clans et tribus, dans le cadre des « sociétés d'hommes » germaniques. Au Nord, sont établis les Nordalbingiens et plus au sud, de l'ouest à l'est, se succèdent les Westphaliens, les Angariens et les Ostphaliens. L'historien Frédéric Ozanam explique : « **Les navigateurs anciens, dont Ptolémée a recueilli les récits** (au IIe s. ap. J.C.), **trouvent les Saxons dans cette partie de la Chersonèse cimbrique qui a formé depuis le Schleswig et le Holstein. Ils habitaient aussi, en vue des côtes, les îles de Busen, de Nordstrand et d'Heligoland. Plus tard, le nom de Saxons s'étendit à la plupart des tribus de la Basse Germanie : ils occupaient, de l'Elbe à l'Issel, un vaste territoire divisé en trois districts par deux lignes de retranchements… Ces barbares gardaient la mémoire de leurs anciennes émigrations. Ils se disaient venus du Nord, et de ces colonies de pirates qui vivaient dans les rochers de la Scandinavie.** » (1893)

Trente-trois années de conflit total

A l'assemblée générale du « Champ de mai » 772, Charlemagne appuyé par le clergé, décide de porter la guerre en Saxe. C'est le début d'une période de conflit armé. Une véritable guérilla asymétrique qui durera trente-trois ans (804). Pas moins de dix-huit campagnes militaires vont être menées. La Saxe irréductible fera front derrière son chef *Widukind* pour défendre non seulement son indépendance, mais aussi conserver ses croyances et ses dieux tutélaires.

L'arbre détruit, le sanctuaire profané

C'est au cours de la première bataille lancée par Charlemagne qu'eut lieu la prise de la motte castrale d'Eresburg, surplombant la ville de Marsberg en Westphalie. Les *Annales regni francorum* relatent : « [Charlemagne] **envahit** [la Saxe] **sans délai, la ravagea par le fer et le feu, s'empara du château d'Eresburg, et renversa l'idole que les Saxons nommaient Irminsul. Il s'était arrêté depuis trois jours dans ce lieu pour assister à la destruction de l'idole…** » La ruine totale de l'arbre votif et du sanctuaire des païens saxons est le symbole de la volonté d'éradication définitive de la foi des ancêtres germains, de la part de Francs christianisés depuis longtemps. Le lieu sacré est profané, pillé trois jours durant, afin qu'il n'en reste pas une trace. Il faut décourager les populations saxonnes de toute velléité de le refonder. Ce n'est pas seulement l'Irminsul qui est ainsi déraciné, mais la racine des croyances, du culte et des fêtes qui s'y déroulaient. Leur environnement spirituel est foulé aux pieds. Charlemagne et les religieux qui l'entourent et le conseillent, pratiquent une politique de terre brûlée et de table rase, afin de pouvoir implanter enfin sur ce sol rebelle, les germes du régime de « la vraie foi » et de la « vérité unique ».

« L'homme est un loup pour l'homme » (Thomas Hobbes)

Ce site de rassemblement radicalement anéanti est sans doute si important, célèbre et vénéré chez les Saxons qu'il a paru devoir être la première déprédation commise par les soldats d'Austrasie au nom de la croix du Christ. Ils puisaient sans doute justification de leur profanation aux sources de l'*Ancien Testament*, dans ces *paroles de Moïse aux Israélites* : « **Voici les lois et les ordonnances que vous observerez et que vous mettrez en pratique, aussi longtemps que vous y vivrez, dans le pays dont l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous donne la possession.**

Vous détruirez tous les lieux où les nations que vous allez chasser servent leurs dieux, sur les hautes montagnes, sur les collines, et sous tout arbre vert. Vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs statues, vous brûlerez au feu leurs idoles, vous abattrez les images taillées de leurs dieux, et vous ferez disparaître leurs noms de ces lieux-là » (Deutéronome).

Les Saxons atteints dans leur être profond

Rodolphe de Fulda confirme, en 863, dans

Où se situe le siège qui est le sanctuaire des dieux ?

« *Gangleri* demanda : « Où se situe le siège qui est le sanctuaire des dieux ? »

Le Très-Haut répondit : « C'est à l'endroit où s'élève le frêne *Yggdrasil*. C'est là que, chaque jour, les dieux doivent rendre la justice. »

Gangleri demanda : « Qu'y a-t-il à dire de ce site ? »

L'Egal du Très-Haut dit alors : « Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres ; ses branches s'étendent au-dessus du monde entier et dominent le ciel. Il est supporté par trois racines, qui sont extrêmement éloignées les unes des autres. L'une est située chez les Ases, la seconde chez les géants du givre, là où autrefois était l'immense abîme *Ginnungagap*, et la troisième couvre le monde de **Niflheim** (*monde brumeux ou obscur ou glacial, royaume des nains, Nibelungen*). **Hvergelmir** (*source où vit le serpent Nidhogg*) se trouve sous cette racine et **Nidhogg** (*« qui frappe férocement »*) la ronge par-dessous.

Sous la racine dirigée vers les géants du givre se trouve **Mimisbrunn** (la « source de Mimir »), qui recèle la sagesse et l'intelligence. Celui qui possède cette source s'appelle *Mimir* : il est très savant, car il y boit à l'aide de la corne appelée *Giallarhorn*. Il arriva une fois que *Alfadr* vint à la source et demanda à en boire une gorgée, mais il ne l'obtint pas avant d'avoir mis en gage l'un de ses yeux. Voici ce qui est dit dans la *Völuspa* :

> Je sais exactement, Odin,
> Où tu cachas ton œil :
> Dans la source de Mimir,
> Très célèbre entres toutes.
> Mimir, chaque matin,
> Boit l'**hydromel** [1]
> Du **gage de Valfadr** [2]

La troisième racine du frêne est située dans le ciel, et, sous cette racine, se trouve la source très sacrée qui est appelée **Urdarbrunn** (*la « source d'Urd » non d'une des trois Nornes, la « source du destin »*) ; c'est là que les dieux tiennent conseil. Chaque jour, les Ases y montent à cheval, en empruntant *Bifrost*, qui est également appelé **Asbru** (*le « Pont des Ases »*). [...]

Il est dans le ciel maintes résidences magnifiques, et tout y est placé sous protection divine. Près de la source, sous le frêne, se trouve une halle splendide d'où sortent trois vierges appelées **Urd** (« *passé* »), **Verdandi** (« *présent* ») et **Skuld** (« *futur* »). Ce sont elles qui façonnent la vie des hommes, et nous les appelons « *Nornes* ». Il est encore d'autres *Nornes* : celles qui viennent auprès de chaque enfant nouveau-né afin de façonner sa vie. Les unes sont d'origine divine, les autres appartiennent à la race des *Elfes*, et d'autres encore font partie de la race des *nains*. [...]

Gangleri demanda : « Y a-t-il d'autres choses remarquables à dire du frêne ? »

Le Très-Haut répondit : « Il y a maintes choses à raconter à son sujet. Dans les branches du frêne est perché un **aigle** (*Vidofnir*) dont le savoir est très vaste ; entre ses yeux est perché un faucon, appelé **Vedrfolnir** (« *celui qui est devenu pâle sous l'effet de la tempête* »). Un écureuil du nom de **Ratatosk** (« *dent de rongeur* ») court de bas en haut et de haut en bas le long du frêne et transmet les paroles haineuses que s'échangent l'aigle et *Nidhogg*. Quatre cerfs, appelés **Dain** (« *celui qui est mort* »), **Dvalin** (« *celui qui s'est attardé* »), **Duneyr** (« *celui qui a les oreilles recouvertes de duvet* ») et **Durathror** (« ? ») courent dans les branches du frêne et broutent les jeunes pousses. Mais, dans *Hvergelmir*, il y a tellement de serpents en compagnie de *Nidhogg* qu'aucune langue ne peut les compter. Voici ce qui est dit ici :

> Le frêne *Yggdrasil*
> Subit des épreuves
> Plus grandes que ne le savent les hommes.
> D'en haut un cerf le broute,
> Sur le côté, il pourrit,
> Et d'en bas *Nidhogg* le ronge. [...]

On dit encore que les *Nornes* qui habitent près de la source d'*Urd* y prennent chaque jour de l'eau et, avec elle, la ***boue*** (de la terre délayée, un liquide brillant) déposée tout autour de la source, et qu'elles en aspergent le frêne afin que ses branches ne se dessèchent ni ne pourrissent. Cette eau est si sacrée que toutes les choses qui entrent dans la source deviennent aussi blanches que la membrane placée à l'intérieur de la coquille d'œuf, comme il est dit ici :

> Je sais qu'il est un frêne
> Appelé *Yggdrasil*,
> Arbre altier, sacré,
> De blanche boue aspergé.
> De là viennent les gouttes de rosée
> Qui tombent dans les vallées.
> Toujours vert, il se dresse
> Au-dessus de la source d'*Urd*.

La rosée qui, de là, tombe sur la terre, les hommes l'appellent « **miellée** » (« *rosée de miel* »), et c'est de cela que se nourrissent les abeilles.

D'autre part, deux oiseaux vivent dans la source d'*Urd* : ils s'appellent « *cygnes* », et c'est d'eux que provient l'espèce d'oiseaux qui porte ce nom. »

Snorri Sturluson
Edda en prose – vers 1220
Traduction française de François-Xavier Dillmann

[1] *L'eau de la source*
[2] *Désignation poétique de la source où Odin a dû laisser son œil.*

son *De miraculis sancti Alexandri*, l'importance de l'Irminsul comme le cœur battant d'un numineux qui insuffle sens et force, légitimité et raison d'être à l'organisation spirituelle et sociale des clans germaniques : « **Il y avait aussi un tronc d'arbre d'une taille peu commune, dressé verticalement, qu'ils** [les Saxons] **vénéraient en plein air, et qu'ils appelaient dans leur langue *« Irminsul »*, qu'on peut rendre en latin par *« pilier du monde »*, comme s'il soutenait toutes choses.** » Adam de Brême, vers 1075, dans sa description historique des Saxons, n'omet pas non plus de relater cette caractéristique des païens : « **Les Saxons vénéraient même des arbres à riche frondaison et des sources. Ils rendaient aussi un culte à un tronc énorme, qu'ils avaient dressé en plein ciel, et que dans leur langue, ils appelaient Irminsul, ce qui se traduit en latin par *universalis columna*** (pilier du monde), **comme s'il soutenait toute la création** » (*Histoire des archevêques de Hambourg*). Ce qui n'est pas sans faire penser à la note qui figure dans ce même ouvrage à propos de la description du temple païen d'Uppsala, ce lieu environné de tertres funéraires, qui fut la capitale des anciens rois de Suède : « **Près de ce temple (à Uppsala en Suède), il y a un très grand arbre avec de larges branches qui sont toujours vertes, à la fois en hiver et en été. Personne ne sait de quelle espèce il est.** »

« Ô, le bruit que font ces chênes que l'on abat…! » (Malraux, d'après Hugo)

Ainsi, il apparaît manifestement que le choix d'un arbre majestueux, en tant qu'*axe du monde*, était un usage établi chez les peuples germano-scandinaves. Il s'agissait d'une véritable institution religieuse – fondatrice et structurante – qui sanctifiait un lieu particulièrement évocateur. Que cet arbre soit un if, un frêne ou un chêne, comme nous l'indiquent les témoignages ou chroniques ne change rien à l'affaire. Il s'agissait, ni plus ni moins, de recréer un environnement à l'image et à la semblance des mythes et de la tradition orale. Snorri Sturluson, vers 1220, dans son *Edda* en prose, s'est largement fait l'écho de la richesse symbolique dont l'Yggdrasil scandinave était porteur (voir texte encadré cincontre).

La fin d'un monde : « le coq chante et l'arbre tremble » (Völuspa)

Ainsi, le choix de la dévastation du site de l'Irminsul saxon comme priorité stratégique pour les troupes franques chrétiennes prend tout son sens. Celui d'une guerre totale aux ressorts psychologiques, culturels et spirituels. Elle frappe le territoire sacré en son cœur. Elle en saccage et fracasse fanatiquement le sanctuaire.

Le sanctuaire ruiné des Externsteine

Certaines sources laissent penser que c'est sur une colline proche du site de l'Eresburg lui-même qu'aurait résidé le sanctuaire. Cependant, les Externsteine semblent plus particulièrement désignées pour avoir accueilli le bois sacré et la clairière abritant l'Irminsul. Le site se trouvait seulement à une trentaine de kilomètres au sud du château d'Eresburg, sur l'itinéraire qui menait les troupes franques depuis Worms, leur point de départ. Et surtout, un bas-relief à la base des Externsteine – que l'on a daté tantôt de l'époque de la destruction, tantôt du XII[e] siècle – figure une « **descente de la croix** », sur laquelle le Christ foule aux pieds un arbre stylisé, aux deux branches déployées symétriquement, qui se recourbe sur sa base, rendu à son point de rupture. C'est une des rares représentations présumées du fameux Irminsul : soumis, vaincu, ployant littéralement sous le poids de sa défaite face à la puissance rivale du « vrai Dieu ». Le bas-relief célèbre-t-il allégoriquement la victoire chrétienne de Charlemagne, en ces mêmes lieux, en l'an 772 ? Cela semble couler de source.

L'axe du monde : tout un symbole

Il semblerait, d'après les investigations de Jürgen Spanuth, qu'une représentation identique de l'arbre sacré, redressé verticalement cette fois, figure sur une cassette en ivoire du tombeau du pharaon *Toutânkhamon* (né vers -1345, mort vers -1327), pour désigner la « colonne du ciel » située au Nord du monde, dans le pays des « peuples de la mer » du Nord. Il existe aussi un motif similaire sur une écuelle philistine qui date de 1160 av. J.-C. Il s'agirait donc bien d'une représentation connue, normalisée et identifiée de l'Arbre de Vie. Elle fut probablement bannie par le christianisme dans

un premier temps, puis tomba dans la relégation après extinction du paganisme. Il n'est pas rare cependant – tel un retour du refoulé – de rencontrer cette même silhouette et des variantes proches, dans les motifs populaires et l'artisanat traditionnel des pays germaniques.

L'Irminsul au sommet des Externsteine

Ainsi, le théologien protestant Hermann Hamelmann, natif de la région, dans son *Traité sur l'histoire de Westphalie* édité en 1564, interprète les Externsteine comme le sanctuaire germanique détruit par Charlemagne. Sa thèse largement convaincante va connaître une longue et nombreuse postérité. Par ailleurs, une tradition populaire tenace incite à penser que l'arbre sacré – tel un impressionnant *totem* à l'envergure protectrice lancé verticalement à l'assaut du ciel divin – aurait été érigé au sommet de l'une des monumentales tours de grès dominant la contrée.

Puissance du regard, intelligence du cœur et contemplation

Il serait étonnant que les peuplades germaniques qui vénéraient la nature, n'aient pas été saisies et conquises par la particularité de ce lieu grandiose, qui semble naturellement « **élu de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse** » (Maurice Barrès). Alors, sans divaguer au gré d'improbables élucubrations, sans céder non plus à la mode de l'*hypercritique* en histoire – qui n'est que l'autre nom d'une entreprise de *déconstruction* systématique, qui voudrait nous faire croire que les peuples européens n'auraient qu'une histoire socialement fantasmée –, observons ce site.

Irminsul ? Présent !

Il ne reste, dès lors, qu'à prendre son bâton de pèlerin pour se lancer dans une authentique quête des origines, vers ce haut-lieu de l'Europe intime et secrète. Aux heures où la foule l'a déserté, l'on peut se laisser gagner et imprégner par son merveilleux. Il dégage un équilibre, une harmonie et une énergie véritablement solaires. Les Externsteine sont un authentique temple de plein air. Tout bruissant encore de présences divines, riche du murmure apaisé des temps anciens. Un temple encore empli de la présence de nos prédécesseurs, qui vinrent y honorer leurs dieux, sceller les serments, rendre les jugements ou déclarer les guerres. Ici, les anciens Germains sont venus confier leurs certitudes et leurs joies, leurs peines et leurs espoirs, engager leur vie et leur mort.

Laissons-nous approcher et baigner par la poésie, le recueillement et la majesté du lieu. Ouvrons notre âme et méditons éclairés par la droiture d'esprit…

Irminsul a, ici, son immortelle patrie d'élection !

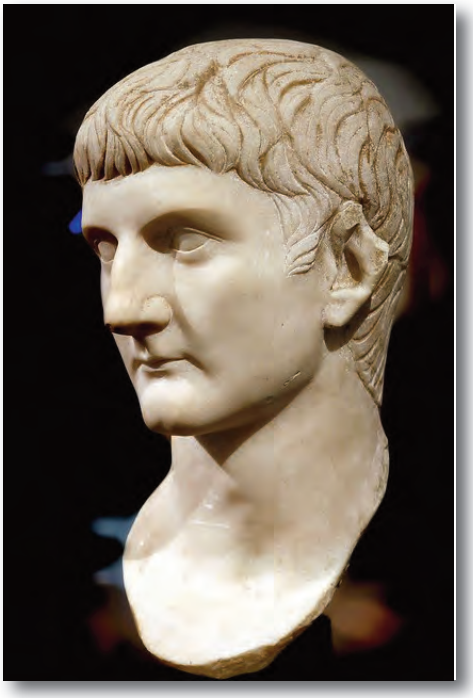
Pierre Bagnuls
Elsass, mars 2020

Germanicus
par Jean Mabire

Pour écraser les fils de Thulé, sous le règne de Tibère, Rome, va armer plus de mille vaisseaux. Ce sont de solides bâtiments, capables de transporter hommes, chevaux et vivre. La tactique est simple : ces navires remonteront les fleuves et pénétreront ainsi profondément dans les plaines de la Germanie septentrionale.

La flotte se rassemble dans les îles bataves, dans ce delta formé par l'embouchure du Rhin et de l'Escaut, et que l'on nomme aujourd'hui Zélande. Étrange paysage mi- terrestre et mi- aquatique, où les bateaux romains se glissent le long d'îles basses, battues par tous les vents de la mer du Nord.

Rarement une flotte aussi considérable aura été ainsi réunie. Un historien de marine nous donne la description de ces mille navires : « **Les uns courts, étroits de poupe et de proue, mais larges des flancs pour mieux supporter l'action des vagues, les autres, précurseurs de nos landing-craft, carénés de façon à permettre l'échouage, la plupart, munis d'un gouvernail à l'avant et à l'arrière pour faciliter les manœuvres, beaucoup pontés pour le transport des machines, des chevaux et des provisions, tous bons voiliers mais rapides aussi à la rame** ».



Les légionnaires, mis à terre en frise commencent par franchir l'Ems, puis la Weser et poursuivent leur marche vers l'est. En face d'eux, les plus braves des fils de Thulé : Les Chérusques, commandés par Hermann que les romains nomment Arminius. C'est un des plus braves parmi tous les guerriers germains. Mais ses troupes, face aux romains, souffrent de leurs qualités même. Individualisme contre discipline ; impétuosité et témérité contre science militaire, courage contre savoir… Les guerriers de Thulé ne « font pas le poids » devant les fils de Rome. Ils vont se battre courageusement. Les corps de ceux qui tomberont dans la bataille s'étendront sur plus de dix mille pas. Les germains sont écrasés.

Il semble que les romains aient remonté l'Ems, traversé la base de la région des Chauques, puis franchi la Weser.

Après une victoire qui leur paraît relativement facile, les romains prennent leurs bateaux, descendent la Weser et se préparent à entrer en mer du Nord pour rejoindre les îles Bataves.

Ils croient avoir définitivement écrasé les fils de Thulé. Mais les dieux du Nord savent se venger. La flotte de Germanicus, le propre neveu de l'empereur Tibère. Les fantassins romains se divisent en deux colonnes. L'une reviendra par la terre. L'autre s'embarquera et rejoindra, la « base arrière » de l'expédition par la mer.

Malgré l'approche de la mauvaise saison, le temps reste encore beau et le vent favorable. La mer se creuse à peine. Un « correspondant de guerre » de l'époque écrira : « **La mer tranquille retentissait sous les rames de milles vaisseaux où s'ouvrait sous l'effet des voiles** ».

Les sages de Thulé possèdent la force mystérieuse capable de commander aux éléments. La mer a toujours été leur alliée et leur refuge. Soudain, le ciel s'obscurcit et prend une teinte plombée, le vent se lève et creuse la mer. À la grande houle succèdent vite des lames déferlantes. La tempête arrache des paquets d'écume qui semblent voler sur les eaux. D'énormes grêlons s'abattent sur les navires romains et les marins semblent frappés par des pierres. Ils hurlent de douleur et d'effroi.

Les pilotes dans ce grain fantastique n'arrivent plus à s'orienter. Au moment où la tempête les a surpris, ils ont cru apercevoir la haute silhouette de l'île de Helgoland au-dessus des flots. Puis la pluie a tout noyé, dans une même grisaille glaciale et cinglante.

Les chefs donnent des ordres. Mais les ponts des navires sont encombrés de soldats, de machine de guerre, de chevaux. Légionnaires et matelots se gênent et les manœuvres se déroulent dans une confusion grandissante.

Impossible de tenter la moindre manœuvre. Il a juste été possible d'amener une partie des voilures. La tempête hurle et chasse les navires vers le large. Les pilotes savent que la région est malsaine. La baie truffée de récifs et

surtout de hauts-fonds constituent de redoutables dangers. Un courant de plus en plus violent contrarie toutes les manœuvres. Impossible de mouiller les ancres. Un courant de plus en plus violent emporte tous les navires qui cassent les ancres mouillées à la hâte.

Sur l'île sacrée, les fils de Thulé aperçoivent des navires qu'emporte la tempête. Ce sont des ennemis qui vont sous leurs yeux se fracasser contre les rochers où s'engloutir dans les flots. La tempête obéit à ceux qui sont nés de la mer.

À bord, la panique succède à la crainte. L'eau embarquée alourdit les navires. Il n'est même plus possible de l'écoper. Les romains doivent se résigner à jeter par-dessus bord les machines de guerre, puis les chevaux et les mulets. Mais ils sont encore trop lourds et les navires ne remontent plus à la lame. Il faut se débarrasser des vivres et même des armes. Jamais les romains n'ont subi un tel assaut. La mer venge les Chérusques massacrés. La tempête a obéi aux sages de Thulé.

C'est un désastre sans aucun précédent dans l'histoire militaire de Rome. Une armée victorieuse n'est pas anéantie par l'ennemi mais par la tempête. Sans cesse des vaisseaux sombrent corps et biens, d'autres sont jetés sur les côtes où guettent les germains, d'autres abordent les îles désertes où ne règne que la famine.

La trirème de Germanicus parvient à rejoindre la côte entre l'Ems et la Weser. C'est le pays des Chauques. Le neveu de l'empereur semble anéanti par ce désastre. Pendant des jours, pendant des nuits, il va errer comme un fou sur le rivage en appelant ses légions confiées par lui au péril de la mer. Il veut se précipiter dans les flots pour rejoindre ses soldats noyés.

Jean MABIRE

Publicité

Jürgen Spanuth, son Atlantide septentrionale et les peuples de la Mer

par Robert Steuckers

Quand, dans la mouvance, dès la fin des années 1970, on évoquait la thèse de Jürgen Spanuth, qui situait l'Atlantide de Platon dans la mer du Nord, plus exactement dans les parties immergées de l'île allemande d'Heligoland, reste très réduit d'un territoire insulaire préhistorique, protohistorique et même médiéval, nous étions très sceptiques : nous prenions cette thèse pour une fantaisie nordiciste reposant certes sur des indices archéologiques incontestables mais trop ténus pour étayer toute certitude historique. Depuis lors, l'archéologie de la protohistoirea fait des progrès extraordinaires : le passé préhistorique de la mer du Nord, dont le fond n'a été submergé qu'entre 10 000 et 8 000 avant l'ère chrétienne, est désormais mieux connu depuis l'apparition de forêts pétrifiées au large du Pays de Galles ou de la Charente ; la route de l'ambre qui amenait des pionniers du commerce de longue distance depuis les régions baltiques vers la Méditerranée a également été l'objet d'investigations archéologiques plus précises ; les bouleversements de l'année 1177 avant l'ère chrétienne qui ont chamboulé totalement les civilisations de la Méditerranée orientale et du Levant sont désormais mieux connus qu'à l'époque où, pour faire connaître ses thèses au grand public, Spanuth n'avait pas hésité à utiliser une terminologie contestable, frisant le sensationnel, terminologie qui avait d'ailleurs suscité notre propre scepticisme.

Personnellement, ce scepticisme avait été ébranlé très tôt, par la découverte d'un petit livre allemand dans la magnifique librairie du Passage 44 à Bruxelles, un ouvrage dû à la plume de Gerhard Gadow, *Der Atlantis-Streit – Zur meistdiskutierte Sage des Altertums*(= La querelle de l'Atlantide – À propos du récit le plus discuté de l'antiquité). Fischer rappelait, comme Spanuth, les différentes hypothèses formulées au fil du temps sur l'Atlantide depuis le *Critias* et le *Timée* de Platon, qui faisait remonter le récit à Solon, le législateur athénien, qui l'aurait ramené d'un voyage en Egypte. Le récit égyptien évoquait un puissant royaume au-delà des colonnes d'Hercule, composé d'une île principale et de littoraux en face de celle-ci. Ce royaume jouxtait l'Italie, avait pris pied en Libye (Cyrénaïque) et avait conçu le projet de soumettre l'ensemble de la Méditerranée : les armées d'Athènes et d'Egypte avaient vaincu ces envahisseurs. D'autres sources antiques évoquent l'Atlantide : Héro-

dote, plusieurs décennies avant Platon ; Elien (Claudius Aelianus), historien romain du III^e^ siècle avant l'ère chrétienne, écrivant principalement en grec ; Théopompe de Chios, historien et orateur grec du IV^e^ siècle av. J.C., premier à avoir évoqué les Etrusques et la prise de Rome par les Celtes ; Posidonios d'Apamée, qui visita la Gaule une cinquantaine d'années avant la conquête par César et qui nous laisse une description précise du pays et de ses sanctuaires, confirmée aujourd'hui par l'archéologie. A l'époque contemporaine, les thèses se sont également succédé, à commencer par celle de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, officier napoléonien, qui situait l'Atlantide autour des Iles Canaries, suite à un très long voyage en 1799, avec escale à Madère et aux Canaries. Cette expédition fut l'occasion d'écrire de nombreux ouvrages de géographie, dont le premier date de 1803 et s'intitule *Essais sur Les Isles Fortunées et l'Antique Atlantide ou Précis de l'Histoire générale de l'Archipel des Canaries*. Les hypothèses de Bory de Saint-Vincent, jugées trop éthérées par son éditeur allemand de 1804, seront prises au sérieux par le plongeur français Jean-Albert Foex (1917-1994), mais il ne parviendra pas à les étayer par l'archéologie : l'archipel, aujourd'hui espagnol, n'a été que tardivement peuplé par

les Guanches, ses premiers habitants. A l'époque imaginée par Platon, l'Egypte, quant à elle, était une jungle touffue et humide, impropre à la sédentarisation des hommes. Plus tard, l'archéologue allemand Adolf Schulten, qui avait fouillé les restes du camp romain installé pour faire le siège de l'oppidum celtibère de Numance, avance l'hypothèse que l'Atlantide de Platon aurait pu être la ville andalouse antique de Tartessos, situé sur la côte atlantique, au sud de la péninsule ibérique, fondée vers 1150 par les Etrusques et détruite six cents ans plus tard par leurs rivaux carthaginois. L'archéologie, en dépit d'un préjugé très favorable à cette hypothèse parce que la cité antique, de pure identité ibérique, se situe sur l'Atlantique, au-delà des « colonnes d'Hercule », finira par l'infirmer. Schulten demeure néanmoins le principal archéologue des sites celtibères et des guerres cantabriques, menées par Rome contre les peuples du Nord-Ouest de l'Espagne. Ensuite, l'hypothèse est émise d'une Atlantide située autour de l'île de Théra dans la mer Egée, une Atlantide qui se serait effondrée suite à l'éruption du volcan de l'île de Santorin. L'hypothèse d'une Atlantide égéenne ne tiendra pas davantage : les nouvelles techniques de datation, de plus en plus précises, l'infirmeront.

Spanuth a voulu énoncer une théorie nouvelle sur l'Atlantide, au-delà du port atlantique et ibérique de Tartessos, des Canaries et de l'Egée en évoquant une cité en mer du Nord, s'étendant à son époque de gloire autour de l'île résiduaire d'Héligoland, vestige d'un espace insulaire jadis beaucoup plus vaste, fleuron de l'Age du Bronze nordique et lié commercialement à la Méditerranée et à l'Egypte par le trafic de l'ambre, qui aurait été l'orichalque mythique de l'Atlantide de Platon, qui est surtout, comme le souligne Geneviève Droz, un modèle pour une cité forte et harmonieuse, à restituer dans l'espace culturel hellénique de son époque.

Quelle fut, dès lors, la démarche de Spanuth (1907-1998) ? Quel fut son itinéraire intellectuel ? Né à Leoben en Carinthie, il sera favorable à l'*Anschluss* d'une Autriche désormais enclavée et privée de ses ressources alimentaires et de ses débouchés vers l'Adriatique. Ce qu'on lui reprochera jusqu'à sa mort, alors qu'il n'a pas eu d'activités politiques proprement dites. Théologien et archéologue de formation universitaire, il sera, de 1933 à 1978, le pasteur évangélique du bourg de Bordelum dans le Slesvig-Holstein, Land nord-allemand qui deviendra sa patrie d'adoption. Archéologue, il adhère à la société d'études fondée par le Baron Bolkovon Richthofen, la « Gesellschaft für Vor- undFrühgeschichte », qui s'intéresse principalement à l'origine des peuples germaniques et à l'archéologie des populations préhistoriques et protohistoriques autochtones de l'Allemagne et de ses régions limitrophes. Son statut de prêtre protestant l'amène tout naturellement à lire la Bible avec grande attention, à s'intéresser au passé protohistorique et antique de la « Terre Sainte », du Levant en général, et aux influences culturelles exercées par les Philistins et les Phéniciens dans la région. Les Phéniciens procèdent, selon les historiens en général et selon Spanuth en particulier, d'une fusion entre les Philistins, peu nombreux et allochtones, et le substrat ethnique local, demeuré largement majoritaire. Les Phéniciens, selon Spanuth, auraient emprunté les techniques de navigation et l'écriture alphabétique aux Philistins, venus d'Europe et même d'Europe du Nord (Slesvig-Holstein), dans le sillage des migrations importantes et bouleversantes, qui sont repérables dans la région entre 1250 et 1170 avant l'ère chrétienne

et qui changent toute la donne en Grèce, en Anatolie, au Levant et, partiellement, en Egypte.

Pour Spanuth, les bouleversements et les vagues migratoires de grande ampleur de la protohistoire de l'Europe et du Levant, sont dues à deux catastrophes naturelles majeures : la chute d'une comète au large du Slesvig-Holstein, entre l'île d'Heligoland et l'embouchure de la rivière locale, l'Eider. L'île d'Heligoland aurait été le centre d'une civilisation du bronze nordique, enrichie par le commerce de l'ambre et de l'étain. Ensuite, l'explosion du volcan de Santorin qui aurait détruit les résidus de la civilisation mycénienne. Cette double catastrophe naturelle en entraînera d'autres comme des famines et des sécheresses, empêchant le déploiement futur des cultures propres aux populations locales vivant sur les territoires innervés par la civilisation du bronze nordique et en Europe centrale, où les mines de cuivre de l'Autriche actuelle avaient permis l'éclosion d'une société protohistorique prospère (thèse reprise par Reinhard Schmoeckel). Bon nombre de mythes antiques rappellent cette ère ponctuée de terribles catastrophes, ayant provoqué, pendant au moins huit ou neuf décennies des désordres effroyables et des migrations inattendues, notamment celles des peuples centre-européens de la culture des champs d'urneset des populations dites « doriennes », issues de la civilisation détruite du bronze nordique. Pour le déluge provoqué, selon Spanuth, par la chute de la comète, il s'agit des mythes de Deucalion et de Pyrrha, le couple seul survivant du cataclysme qui arrive en Grèce, sur le Mont Parnasse ; les récits bibliques des plaies d'Egypte et de l'Exode des Israélites ; l'arrivé des peuples de la mer et l'installation des Philistins en Palestine (à laquelle ils donnent leur nom). Ensuite, nous avons le mythe de Phaéton chez Platon, où ce fils d'Hélios, dieu-soleil, conduit avec une épouvantable maladresse le char solaire paternel et provoque une catastrophe cosmique entraînant sa chute en face de l'embouchure du fleuve Eridanos. Allusion directe à une catastrophe cosmique dans le territoire initial des « Atlantes ». Les mythes égyptien de Sekhmet et syrien d'Anat y font également allusion, de même que l'Avesta persan et le Ragnarök germanique, sans même mentionner, pour le déluge, le très contesté récit frison de l'Ura-Linda. L'historien grec antique Hécate de Milet tentera de déchiffrer les mythes, d'en restituer la consistance historique réelle, notamment pour l'histoire du sous-continent européen, en évoquant une cité celtique *(polis keltikè)* du nom de Nyrax, que l'on situe soit au nord de Marseille soit en Carinthie (dans la province romaine du Noricum) où, à l'époque historique, se trouvait une cité du nom de Noreia.

Les catastrophes de la période qui va de 1250 à 1170 avant l'ère chrétienne semblent donc attestées, tant par la mythologie que par les sciences archéologiques. Après Spanuth, l'historien contesté H. K. Horken ajoute à la catastrophe cosmique esquissée par Spanuth, l'effondrement du Doggerbank au milieu de la mer du Nord, confirmé depuis lors par les archéologues. L'archéologue britannique Paul Dunbavin, quant à lui, évoque la disparition d'une civilisation protohistorique face à l'Atlantique au Pays de Galles, hypothèse désormais étayée par la découverte d'une forêt fossile, truffée d'artefacts humains.

La chronologie antique parle, avec Solon, d'une époque datant de 9 000 avant l'apex de la civilisation athénienne classique. Or les sources de Solon étaient égyptiennes, civilisation qui comptait les lunaisons et non les cycles solaires annuels : les 9 000 lunaisons de Solon et de sa source égyptienne correspondraient donc à 673 années solaires environ, ce qui ramène notre Athénien à la période des grandes catastrophes de 1250 à 1170. Spanuth a rétabli cette chronologie solaire. Les peuples de la région ravagée vont dès lors s'ébranler en direction de la Grèce et de la Méditerranée, en empruntant justement les routes de l'ambre partant des côtes de la mer du Nord et surtout de la Baltique, qui avait fait leur richesse. En arrivant en Grèce, pense Spanuth et ses fidèles, ils arrachent ce territoire à

l'orientalisation qui l'affectait. La Grèce cesse alors d'être mycénienne, pensait Spanuth, car les migrants doriens ravagent le territoire et s'y installent. L'archéologie, sur ce point comme sur d'autres, ne lui a pas donné raison : cette installation se serait opérée plus tard. Les Doriens n'auraient fait que traverser la Grèce, sans exercer trop de ravages, pour marcher sur l'Egypte. Battus par le Pharaon, ils seraient revenus plus tard, sur l'espace mycénien détruit par d'autres catastrophes. Spanuth parle alors de « retour des Héraclides », thème auquel il a consacré un ouvrage qui complète et corrige ses thèses premières. Par voie de conséquence, la chute de la comète dans le nord de l'Europe est quasi contemporaine d'une autre catastrophe, survenue dans l'Egée, à savoir l'éruption du volcan de Santorin. C'est elle qui provoque la disparition de la civilisation mycénienne et son remplacement ultérieur, par les débris des Doriens ou Héraclides, repoussés par les armées du Pharaon. Cependant le choc entre l'Egypte, les peuples de la mer et les autres peuples arrivés d'Europe aurait été tel que l'empire des Pharaons en fut sérieusement ébranlé, entraînant la fuite hors d'Egypte des Israélites qui se heurteront alors aux Philistins, issus de ces mêmes peuples d'origine européenne, sur le territoire actuellement palestinien, appelé alors « Pays de Canaan ».

Gerhard Gadow rappelle le début des démarches de Spanuth dans l'ouvrage qu'il lui consacre partiellement. Pendant l'été 1953, Spanuth commence à explorer les fonds de la mer du Nord, notamment le *Steingrund* (littéralement : le fond pierreux) à l'est d'Héligoland. Pendant la première guerre mondiale, un navire de guerre allemand s'était échoué sur ce fond, entraînant l'activité de plongeurs qui y découvrent des pierres taillées : Spanuth pensait qu'il s'agissait de bâtiments ou de palais représentatifs de cette civilisation du bronze nordique qu'il croyait détruite par un cataclysme cosmique. La publication des résultats de ces recherches très difficiles à parfaire enclenche une polémique entre archéologues, où Spanuth doit faire face à une opposition entêtée, rejetant ses hypothèses sans réellement les examiner. A la suite de ces débats aigres-doux, un archéologue toutefois rappelle que l'on avait aussi pris Schliemann pour un fou, alors que cet amateur a redécouvert la Troie des récits homériques.

Dans les polémiques qui le fustigeaient et voulaient le chasser des débats, l'accent est généralement mis sur sa thèse « atlantide » car ce vocable, issu du mythe platonicien, a suscité, au fil des décennies, une vague de thèses farfelues et invraisemblables, relevant du mythe moderne, de la veine utopique, de la fantasmagorie ou de la fantaisie littéraire. C'est oublier un peu vite que Spanuth est l'auteur de deux volumes bien étayés, l'un sur les Philistins, l'autre sur les Phéniciens, parus tous deux chez l'éditeur Otto Zeller d'Osnabrück, qui fut, entre bien d'autres choses, l'un des traducteurs en allemand des Védas, de l'Iliade et de l'Odyssée. Pendant la seconde guerre mondiale, le Dr Otto Zeller, indianiste, servit d'interprète aux indépendantistes indiens présents à Berlin pour servir les forces de l'Axe : les anecdotes à ce sujet qu'il m'a racontées étaient fort plaisantes… Zellerfaisait siennes les thèses de Spanuth, notamment dans un ouvrage qu'il avait publié uniquement pour les membres de sa famille, mais dont il m'offrit un exemplaire lors de ma visite à sa maison d'édition en 1985 (cf. bibliographie). Pour Zeller, les migrations successives des peuples dits « indo-européens » partent, dans la protohistoire, de la zone indiquée par Spanuth : les tribus migrantes gardaient leur nom qui se transformait selon les règles des mutations consonantiques et s'installaient parfois très loin de leur foyer initial. Zeller ne retient pas l'hypothèse de foyers fixes mais avance celle de foyers essaimés entre l'Atlantique et l'Indus, où elles marquent souvent le territoire de manière durable et laissent des traces onomastiques. Il pose ainsi l'hypothèse que les Frisons, proches du foyer héligolandais de Spanuth, ont essaimé, d'une façon par ailleurs décrite par Oswald Spengler, notamment dans le bassin parisien (les « Parisii ») et en Angleterre (d'autres « Parisii ») voire jusqu'aux rivages de la Caspienne et en Perse où les clans dominants auraient été de souche frisonne, proche ou lointaine.

Spanuth est donc essentiellement, pour la communauté scientifique, non le théoricien d'une Atlantide héligolandaise, car on considère sa thèse comme une fantaisie personnelle, comme une sollicitation outrancière des faits archéologiques, mais l'archéologue qui a exploré les mondes philistin et phénicien. Pour Spanuth, l'invasion des peuples de la mer, dont les Philistins, a été dûment planifiée puisqu'elle s'attaque à l'Egypte de Ramses III par trois côtés à la fois : par l'Ouest libyen, par l'Est, le Sinaï, et par le Nord, le delta du Nil.

Son ouvrage sur les Philistins repose notamment sur un décryptage en règle des fresques du temple égyptien de MedinetHabou, lesquelles relatent les combats victorieux du Pharaon Ramses III contre les peuples de la mer. L'archéologie a toujours spéculé sur l'origine de ces peuples marins qui ont tenté de subjuguer l'Egypte. Les textes hiéroglyphiques de MedinetHabou disent : *« Les peuples de l'océan du Nord lointain ont ourdi un complot dans leur île. Ils conçurent le plan de s'emparer de tous les pays jusqu'aux confins extrêmes de la Terre. Aucun royaume ne résista à leurs armes… (tous) furent détruits en même temps. Ils édifièrent leur camp en un lieu d'Amarru (= la Palestine). (…) puis se dirent « En avant vers l'Egypte ». Ils s'étaient alliés aux Peleset, Sakars, Dennes, Sekels et Wasasa ».* Pour Spanuth, les Peleset sont les Philistins de la Bible et les Sakars et les Dennes

sont vraisemblablement des tribus de ce même peuple. Les Sekels seraient originaires de Sicile ; les Wasasa de Corse. Après leur défaite face aux troupes du Pharaon, les Philistins se replient sur leurs bases de Palestine, essentiellement sur la côte méditerranéenne. Les Sakars s'installent dans le Liban actuel et les Dennes à Chypre, où ils deviendront maîtres dans l'art de travailler le cuivre, ressource majeure de l'île. A l'Ouest, les Lebu (= Libyens), les Tyrrhéniens et les Sardana (= les Sardes ?), seront appuyés par les Wasasa de la mer et demeureront à l'ouest de l'empire des pharaons, parmi les tribus libyennes. Indubitablement, le Pharaon est vainqueur en Egypte mais, précise Spanuth, ne parvient plus à asseoir son pouvoir sur les territoires actuellement palestiniens ou libanais, alors que son prédécesseur Ramsès II les avait arrachés aux Hittites, suite à la fameuse bataille de Qadesh (-1288). Un facteur nouveau s'était imposé au Levant : les Philistins avaient bel et bien ôté à l'Egypte ses provinces levantines qui lui permettaient d'avoir un accès direct et caravanier à la Mésopotamie pour consolider durablement son commerce. Les forteresses égyptiennes de la région, édifiées après le choc de Qadesh contre les Hittites mais détruites ensuite par les catastrophes naturelles entre 1250 et 1170 avant l'ère chrétienne, n'ont jamais été reconstruites. Les terres dominées par les Philistins s'étendaient, démontre Spanuth, jusqu'à proximité immédiate du delta du Nil. L'exode hors d'Egypte des tribus hébraïques, que relate la Bible, n'a de sens, dit Spanuth, que si le pouvoir du Pharaon ne s'exerçait plus sur les terres qu'elles avaient quitté plusieurs générations auparavant. Cet exode se serait effectué en passant par l'étroite bande de terre séparant la Méditerranée du Sabkhat el Bardawil (Mer de Sibonis dans l'antiquité) au nord du Sinai, laquelle était sans intérêt et pour les Philistins et pour les Egyptiens. Au bout de cette bande de terre ingrate, les migrants hébraïques durent traverser le désert et, bien plus tard, prendre à revers, par l'intérieur, les territoires utiles et littoraux, contrôlés par les Philistins.

Les routes terrestres et maritimes empruntées par les peuples de la mer sont, pour Spanuth, celles qui reliaient dans la protohistoire l'Egypte aux rivages d'où provenait l'ambre, si prisée dans l'empire des pharaons, et l'étain des Cornouailles dans des Iles Britanniques alors marquées par la culture mégalithique. Depuis les côtes méridionales de l'actuelle Angleterre, ces routes longent, sur le continent, les cours de la Seine, de la Saône et du Rhône pour se porter ensuite vers les trois grandes iles du bassin occidental de la Méditerranée. Une route maritime cabote le long des côtes atlantiques et entre en Méditerranée par Gibraltar pour aborder les Baléares et la Sardaigne. La première des routes de l'ambre remonte la Weser et le Rhin, pour suivre ensuite

Bibliographie et blogographie :

- Eric H. Cline, 1177 B.C. – *The YearCivilizationCollapsed*, Princeton UniversityPress, 2014.
- Eric H. Cline, https://www.youtube.com/watch?v=bRcu-ysocX4&t=1907s
- Barry Cunliffe, *Facing the Ocean – The Atlantic and its Peoples*, Oxford UniversityPress, 2001-2004.
- Barry Cunliffe, *Océano – Una hisrtoria de conectividad entre el Mediterràneo y el Atlànticodesde le prehistoria al siglo XVI*, Desperta Ferro, Madrid, 2019.
- Geneviève Droz, *Les mythes platoniciens*, Seuil-Points, Paris, 1992 (Cet ouvrage reproduit les textes de Platon, relatifs au mythe de l'Atlantide, extraits du *Critias* et du *Timée*).
- Gerhard Gadow, *Der Atlantis-Streit – Zur meistdiskutierte Sage des Altertums*, Fischer, Frankfurt am Main, 1973.
- Gisela Graichen / Alexander Hesse, *Die Bernsteinstrasse – VerborgeneHandelswegezwischenOstseeund Nil*, Rowohlt, Reinbeckbei-Hamburg, 2012.
- Harald Haarmann, *Das Rätsel der Donauzivilisation – Die Entdeckung der ältesten Hochkultur Europas*, Beck, München, 2011.
- Herodotus, *Histories,* Wordsworth Classics, 1996.
- Othniel Margalith, *The Sea People in the Bible*, Otto Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 1994.
- Ulderico Nistico, *Il ritorno degli Eraclidi e la tradizione dorica spartana*, Ed. di Ar, Padova, 1978.
- N. K. Sandars, *De Zeevolken – Egypte en Voor-Azië bedreigd – 1250-1150 v. C.*, Fibula/Van Dieshoeck, Haarlem, 1980.
- Reinhard Schmoeckel, *Die Indo-europäer – Aufbruchaus der Vorgeschichte*, Lindenbaum-Verlag, Beltheim-Schnellbach, 2012.
- Jürgen Spanuth, *Die Philister – Das unbekannte Volk – Lehrmeister und Widersacher der Israeliten*, Otto Zeller Verlag, Osnabrück, 1980.
- Jürgen Spanuth, *Die Phönizier – Ein Nordmeervolk im Lebanon*, Zeller Verlag, Osnabrück, 1985.
- Jürgen Spanuth, *Die Rückkehr der Herakliden – Das Erbe der Atlanter – Der Norden als Ursprung der griechischen Kultur*, Grabert, Tübingen, 1989.
- Jürgen Spanuth, *Le secret de l'Atlantide – L'empire englouti de la mer du Nord*, Editions d'Heligoland, 2011.
- Paul Vaute, *Mer du Nord : les invasions toujours recommencées*, https ://lepassebelge.blog, 7 septembre 2019.
- Otto Zeller, *Der Ursprung der Buchstabenschrift und das Runenalphabet*, Biblio Verlag, Osnabrück, 1977.
- Otto Zeller, *Am NabelundimAutrag der Geschichte*, Biblio Verlag, Osnabrück, 1985.

le Doubs, la Saône et le Rhône et se joindre à la route venue des Iles Britanniques. Une deuxième route suit le cours de l'Elbe jusqu'en Bohème où elle bifurque, amenant, pour la première de ces bifurcations, les marchands d'ambre puis les peuples migrants vers l'Italie en suivant le Danube et l'Inn ; et, pour la seconde de ces bifurcations, vers le Danube jusqu'à hauteur de Belgrade ou elle emprunte le cours de la Grande Morava puis en descendant le cours du petit fleuve grec, le Vardar, qui a son embouchure dans l'Egée aux environs de Salonique ; de là les peuples migrants ont pu se répandre en Crète, à Chypre, dans l'Anatolie hittite et le long des côtes méditerranéennes du Levant jusqu'au Sinai. La troisième route, partant de la Baltique, suit l'Oder et rejoint la bifurcation danubienne/égéenne.

L'archéologie actuelle confirme, non pas directement les thèses de Spanuth mais toutes les hypothèses qui suggéraient un degré de culture assez élevé en Europe centrale et dans les régions plus septentrionales du Mecklembourg, de la Poméranie, des terres situées à l'embouchure de la Vistule et des côtes s'étendant de ce fleuve, aujourd'hui polonais, jusqu'aux littoraux de tous les Pays Baltes. Ainsi, dans un ouvrage largement vendu Outre-Rhin, *Die Bernsteinstrasse,* de Gisela Graichen et Alexander Hesse, nos deux auteurs reconstituent la carte géographique des relations commerciales de la protohistoire européenne, méditerranéenne et levantine, en appuyant leurs démonstrations de preuves archéologiques récentes, qui ne sont guère connues du grand public jusqu'à ce jour. Le commerce de l'ambre balte se repère en Egypte dès l'époque du pharaon Thutmosis III qui, par ailleurs, organisait des caravanes pour aller chercher du lapis-lazuli dans des régions orientales aujourd'hui afghanes. Le petit-fils et successeur de ce pharaon, Thutmosis IV épouse une princesse du Royaume Mitanni (Syrie, Nord de l'Irak), dont on ne connaît guère les composantes ethniques mais où l'on devine une présence indo-européenne, notamment chez les charistes de l'armée. La princesse apporte, dans sa dot, des bijoux faits d'ambre. Ce mariage scelle la paix entre l'Egypte de Thutmosis III, qui, vainqueur, avait consolidé la domination égyptienne sur le Levant. Cette suzeraineté égyptienne permet le développement du port de Byblos (Liban) où arrivait probablement l'ambre et d'où partait le bois de cèdre vers l'Egypte, dont les palmiers n'offraient qu'un bois de plus piètre qualité, inapte à soutenir les constructions pharaoniques.

Les objets d'ambre ne proviennent probablement pas de la voie terrestre occidentale car rien n'indique qu'il y a eu conflits armés ou relations commerciales avec les tribus libyennes vivant à l'ouest des terres du Pharaon. Dans le tombeau du jeune Toutankhamon (-1334, -1324), un grand nombre d'objets faits d'ambre baltique ont été découverts. Ils sont d'une facture telle qu'on peut affirmer qu'ils proviennent de la culture des tumuli, installée, à l'époque, dans la région baltique. L'hypothèse est de dire qu'ils ont été acheminés par étapes sur des voies terrestres de la Baltique à la Grèce, puis, de là, vers les ports du Levant et d'Egypte. Toutankhamon a donc reçu ces objets directement d'Europe du Nord ou par l'intermédiaire des villes du Levant. On émet l'hypothèse que le culte solaire, imposé par Akhenaton, époux de la belle Nefertiti, a une origine nord-européenne, car des objets de culte solaire existaient, dans cette période protohistorique, dans le Nord, comme l'attestent le magnifique char solaire découvert à Trundholm au Danemark et qui date de -1400 avant l'ère chrétienne. Graichen et Hesse écrivent : « **Les idées, les représentations, les religions voyageaient sur des milliers de kilomètres, même quand on n'avait pas internet** » (p. 225).

Mais l'époque des grandes catastrophes, qui ont ruiné tous les empires et royaumes du Levant, de l'Anatolie et de la Grèce, et, pour Spanuth, le royaume insulaire de la Mer du Nord centré autour de l'île d'Heligoland, a eu des répercussions en Allemagne du Nord éga-

lement. Sur le territoire du Land actuel de Mecklembourg-Poméranie occidentale, les archéologues ont retrouvé les traces d'une bataille et d'un massacre de grande ampleur pour l'époque, qui a sans doute eu pour enjeu l'ambre de la Baltique. On retrouve des colliers de perles d'ambre dans les vallées glacées des cols alpins : ils sont semblables à ceux retrouvés dans les tombeaux des pharaons, des rois mycéniens et des princes de Qatna (Syrie). Les cols alpins ont donc été la voie de passage des vendeurs d'ambre en direction de l'Egypte, de la Grèce et du Levant. Outre les régions alpines, la ville de Halle en Allemagne semble avoir été un dépôt d'ambre à l'époque, de même qu'un centre d'observation astronomique, vu que l'on y a découvert le fameux disque de Nebra, première représentation cartographiée du ciel et des astres. La question que se posent aujourd'hui les archéologues d'Europe centrale est la suivante : que s'est-il passé entre les Alpes et la Baltique, précisément sur les voies d'acheminement de l'ambre vers le Sud, qui amenait le cuivre et l'étain vers le Nord et le sel et l'ambre vers la Méditerranée ?

Le récit biblique évoque donc, vers la même époque, l'exode des Hébreux vers le Levant. Dans le Nord de l'Europe, un peuple installé dans la zone préalpine s'ébranle, avec femmes, enfants et bétail, vers le Nord, vers les régions baltiques d'où vient l'ambre. Seule l'archéologie récente peut l'affirmer, vu qu'aucune trace écrite ne mentionne cette migration, à l'époque des grandes catastrophes. Cette tribu danubienne et préalpine emporte dans ses bagages de l'étain et, en moindre quantité, de l'or. Dans la vallée de la rivière Tollense, au sud de l'actuelle ville de Greifswald, elle affronte, avec ses armes de bronze, des autochtones qui lui refusaient le passage d'un gué. Une bataille s'ensuivit dont les traces ont été retrouvées, dans la boue du lit de la rivière. Des squelettes d'hommes, entre 20 et 40 ans, mutilés, aux crânes défoncés à coups de gourdin, aux colonnes vertébrales broyées, nourris, avant leur mort tragique, de millet provenant des contreforts alpins. Questions : pourquoi cet affrontement, pour quel enjeu ? Pourquoi les cadavres des migrants danubiens vaincus n'ont-ils pas été enterrés ni leurs trésors complètement pillés ? Cette tribu massacrée, en errance, a-t-elle quitté son territoire d'origine suite à une dégradation générale du climat ? Et quelle est la cause de ce changement climatique ? La chute de la météorite dans la Mer du Nord et l'éruption du volcan de Santorin, comme le pense Spanuth ? Ou voulait-elle s'emparer des littoraux d'où venait l'ambre pour ne pas avoir à payer tribut à des intermédiaires et monopoliser à son seul profit ce commerce florissant avec l'Egypte ?

Le 17 mars 1991, le musée de Neustrelitz apprend qu'une découverte tout aussi sensationnelle vient d'être faite dans un champ près de la ville : dans une urne de céramique de grande dimension mise à jour par des riverains, on trouve 700 objets de bronze, 180 perles de verre et 20 perles d'ambre de la Baltique. Les perles de verre sont d'origine égyptienne ou proviennent des rives des grands lacs suisses. Les archéologues pensent que l'enfouissementde ce trésor constitue une offrande aux dieux, peut-être pour les apaiser suite aux catastrophes et aux changements climatiques, afin d'être à l'unisson avec le numineux, par une*uniomagica.* Mais outre cette dimension religieuse, la découverte de Neustrelitz prouve désormais bel et bien que l'Europe centrale et septentrionale n'était pas une région arriérée et désolée, repliée sur elle-même mais était en contact avec la Méditerranée, l'Egypte et, partant, le Levant, la Mésopotamie et sans doute les terres afghanes qui fournissaient de l'étain et du lapis-lazuli, ce qui pourrait corroborer l'hypothèse de Zeller que des fragments de tribus, des cadets de famille s'établissaient le long des routes commerciales, jusqu'en Inde sur tout le territoire plus ou moins indo-européanisé entre l'Europe et l'Inde ou le Sinkiang.

En avril 2011, près de Diepholz en Basse-Saxe, un archéologue découvre des objets de bronze, faits de matériaux venus d'Europe balkanique, et des artefacts d'un or en provenance d'Asie centrale. Cette région allemande, plus proche de la Mer du Nord que de la Baltique, était donc en relations commerciales avec des contrées très lointaines à l'Age du Bronze. La manière dont cet or avait été traité indique un savoir-faire très avancé, qu'on ne soupçonnait pas jusqu'ici, dans nos régions. L'Europe centrale et septentrionale était donc branchée sur le monde extérieur par des voies commerciales qui fonctionnaient dans les deux sens, avec des sites-étapes probablement équidistants, le long de *laylines,* sans que les destinataires, aux extrémités, ne se rencontrent jamais. En 1994, l'ethnologue Hans-PeterDuerr, spécialiste des religions autochtones sud-américaines et chamaniques, mais spécialiste aussi des traditions rurales de Frise septentrionale (et donc du Schleswig-Holstein), explore, à proximité d'Heligoland, les eaux qui ont englouti le bourg médiéval de Rungholt dans la Wattenmeer, peu profonde, laissant parfois des plages de plus de 5 km de long à marée basse. Il y découvre

des objets en provenance des régions méditerranéennes. Ces découvertes amènent les archéologues à s'interroger sur les voies maritimes de l'Age du Bronze entre ce Schleswig-Holstein et les Iles Britanniques, où se trouvent les mines d'étain des Cornouailles. Ils estiment d'ores et déjà qu'une navigation au moins élémentaire se rendait des côtes de cette région nord-frisonne vers l'île d'Heligoland d'où on extrayait le silex rouge. Par ailleurs, ils estiment aussi qu'une navigation fluviale existait, de même qu'un cabotage sur le pourtour de la Mer du Nord. Les forêts, assez denses, étaient traversées par des chemins praticables, avec passages de bois dans les sites marécageux et renforcements divers à l'aide de madriers. Les hypothèses lancées en 1994 par Duerr permettent aujourd'hui d'avoir une image plus claire sur la préhistoire et la protohistoire de cette région et de lancer de nouvelles recherches sur la Mer du Nord à l'Age du Bronze, qui corroboreront peut-être quelques-unes des thèses de Spanuth.

Pour la navigation préhistorique ou protohistorique, plus plausible aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a soixante ou cinquante ans quand Spanuth a entamé ses recherches, on se réfèrera, du moins pour la Manche, les côtes septentrionales et méridionales de l'Armorique et la péninsule ibérique, aux thèses remarquables de l'archéologue britannique Barry Cunliffe qui évoque notamment une navigation océanique/atlantique pour le transport des métaux (or, étain, cuivre), qui aurait commencé dès le cinquième millénaire avant l'ère chrétienne. Si une telle navigation pouvait exister sur les eaux tumultueuses de l'Atlantique, le passage d'embarcations, même rudimentaires, devait être plus facile dans la Mer du Nord, pour accéder au cuivre et à l'étain des Iles Britanniques, amenés, sans doute, par voie fluviale vers les centres préalpins du commerce protohistorique avec le bassin oriental de la Méditerranée. Heligoland, face à l'embouchure de l'Elbe, a pu dès lors jouer un rôle clef et servir de dépôt insulaire, et donc plus sûr, à des richesses en provenance de la frange atlantique, d'une part, et des Balkans, tremplins vers l'Egypte et le Levant, d'autre part. Rappelons aussi que les gravures rupestres protohistoriques de la Scandinavie présentent de nombreux dessins d'embarcations de longueurs diverses.

Revenons en Egypte et au Levant. Après la défaite des Philistins en Egypte et l'exode des Hébreux, ces deux peuples vivent en voisins pendant un siècle ou deux sans se heurter. Les Philistins maîtrisent les techniques navales, équestres et architecturales que les Hébreux de l'époque ne possédaient pas. Et leur transmettront vraisemblablement leur alphabet, dérivé d'un système d'écriture européen. Les Philistins ont donc joué un rôle civilisateur indéniable au Levant. Spanuth précisera ce rôle dans son ouvrage sur les Phéniciens. Ceux-ci maîtriseront finalement une bonne part de la Méditerranée, fonderont Carthage et plusieurs comptoirs en Hispanie préromaine, avant de succomber aux assauts répétés des peuples sémitiques de l'arrière-pays du Levant. Mais c'est là une autre histoire, celle de la reconstruction du monde européen et méditerranéen après les catastrophes survenues entre -1250 et -1177 avant l'ère chrétienne. Cette catastrophe, qui est une césure dont nous ne saisissons pas trop bien l'ampleur, est étudiée par le professeur américain Eric H. Cline, qui évoque aussi un réseau protohistorique de commerce international euro-méditerranéen et eurasien, fonctionnant sans trop de heurts et certainement stabilisé après la victoire de Ramses II à Qadesh contre les Hittites. Ce réseau s'est effondré subitement, entre autres motifs à cause des coups portés par les « peuples de la mer » et la tâche de l'archéologie est d'expliquer les raisons de cet effondrement. Spanuth n'a pas voulu faire autre chose. L'avenir nous donnera certainement des explications plus précises sur cette tragédie du monde préantique.

Robert Steuckers
Forest-Flotzenberg, février-avril 2020.

La tradition primordiale en mémoire et l'Europe

par Paul-Georges SANSONETTI

Toute sa vie, Jean Mabire a œuvré pour qu'émerge dans les esprits une notion vitale à ses yeux : l'appartenance à une région. Ou, si l'on préfère, l'identité ethnique en tant que référence permanente pour soi-même et par rapport à nos semblables. « J'appartiens à la Normandie, comme d'autres sont originaires de Bretagne, d'Alsace, d'Auvergne, de Provence, de Corse ou du pays Basque… ». Autrement dit les « patries charnelles », robuste formule résumant en deux mots ce qui nous retire à jamais du grand troupeau des individus fortement décérébrés par le dogme de la citoyenneté mondiale. Pour Maît'Jean et, en Europe, ceux de ses amis portant chevillés au corps des terroirs ancestraux, la conscience d'un enracinement ne pouvait qu'apparaître salvatrice face à la pernicieuse tentative, désormais ouvertement affichée par des instances nationales et même « Onusiennes », d'éradication des spécificités ethniques. Tentative planétaire, lancée par certaines organisations se qualifiant d'« humanistes ». L'une des plus connues étant l'*Open Society* du super milliardaire Georges Soros dont le projet consiste à abolir les frontières et faire que, sur les cinq continents, chaque personne se ressente un jour « citoyen du monde ».

Mais, pour parvenir à leurs fins, les théoriciens de ce projet savaient qu'ils devaient passer par plusieurs étapes ; et cela fait maintenant des décennies qu'elles sont en voie de réalisation. La première concernait la dislocation des liens familiaux et la volonté de retrancher la génération la plus jeune de ses parents et grands-parents. En écho à l'ancien monde, Maît'Jean insistait sur la nécessité d'une expérience du vécu partagée par trois générations. On a vu, durant le dernier tiers du XXe siècle, la création d'une culture « anglo-saxonne » à base de tintamarre musical, de coca-cola et d'un style vestimentaire – *teeshirt, jeans et basquets*- accompagnant une mentalité se voulant désinvolte et décontractée et qui, en réalité, ne fut que l'expression d'un laisser-aller collectif. Un mot, jailli des campus d'outre Atlantique, résume le tout : « *cool* » ! Une jeunesse européenne « *coolisée* » n'appartient plus à sa lignée génétique, ni à des valeurs et une pensée en conformité avec un héritage civilisationnel. Elle est déracinée psychiquement et, de nos jours, de plus en plus afro-américanisée par le *hip-hop*, le *rap*, les *tags*, le *Mac-Do*, le pétard de *hasch* et, pour les plus atteints, que révulse leur peau blanche, le *look rasta* avec imitation capillaire de la mythique gorgone. Ces reliquats d'européens, en rupture d'appartenance ethnique, sont, inconsciemment, passés dans l'incubateur d'une idéologie « sans-frontièriste ».

Alors, c'est ça le modèle de culture qu'on encourage pour notre jeunesse européenne ? Ici, un contorsionniste hip hop en pleine démonstration dans une rue encombrée de boite de coca-cola et avec pour décor un mur de briques tagué de slogans.

Mais ce n'était pas suffisant pour les ennemis de notre continent. Il fallait que, par l'afflux massif de travailleurs (ou de chômeurs) immigrés, le « paysage ethnique » soit profondément modifié. C'est réussi puisque certaines municipalités, en France et dans d'autres nations de la « zone euro », comptent jusqu'à quarante nationalités : du Tamoul au Turc et de l'Asiate bien jaune jusqu'à l'Andin plus ou moins cuivré en passant par toutes les 55 (au moins) nuances de black. On sait que, depuis les crises successives du Moyen-Orient, des masses de migrants ne cessent d'affluer. Accompagnant cette invasion sciemment organisée par des ONG et qu'encourage un capitalisme apatride (pléonasme !) qui recrute une main-d'œuvre bon marché, des philosophes, sociologues et journalistes, tous érigés en directeurs de conscience et renforcés d'un contingent de juristes, nous annoncent que la formule « Français de souche » est infâmante ; et ce, car ces mots connoteraient une intention des plus malfaisantes. Le citoyen « de souche », en France, Allemagne ou Italie qui s'indigne des meurtres, viols, agressions diverses et variées, commis quotidiennement par des ressortissants de contrées lointaines, est pointé du doigt et désigné comme étant asocial en refusant le dogme officiel du « vivren-

semble ». Il s'agit, par la menace réitérée de pénalités, de réprimer une légitime réaction de révolte. Ainsi, le « de souche », réduit au silence, n'a plus qu'à se résigner à voir son village ou sa cité, sa région, sa nation, son Europe, investis par des peuples dont la présence, en augmentation constante, est une aberration se muant en désastre historique. Mais, dans l'esprit de « l'autre camp », le coup de maître aura consisté à faire croire qu'il ne pouvait en être autrement, qu'il doit obligatoirement en être ainsi car le progrès l'exige. L'ère nouvelle des êtres sans patrie charnelle, reniant leur appartenance ethnique, enthousiastes à l'idée de plonger dans un « métissage universel » est arrivée. Et l'on assiste à un constant matraquage idéologique : de l'école au lieu de travail, sur les grands et petits écrans, dans les films comme dans les spots publicitaires, toute une propagande valorise les échantillons d'une exotique « diversité » arborant un sourire laissant sous-entendre qu'ils sont l'avenir. En même temps, dirait quelqu'un de connu, on nous assure que la notion de « Grand Remplacement » n'est qu'un fantasme des plus malsains recuit dans des thèses « complotistes ».

Ceux d'entre les Européens refusant le suicide collectif élaboré par les tout-puissants programmateurs d'une mondialisation menant au *melting pot* doivent se dire que la situation n'est en rien désespérée. Et même, d'une certaine façon qu'elle fut envisagée, sinon annoncée, il y a des dizaines de siècles par les plus sages et les plus savants de nos ancêtres indo-européens. En effet, dans l'Inde *arya*, l'Iran (dont le nom ancien, *AiryanemVaejah*, signifiait « le berceau ou germe des Aryens » [1]), la Grèce d'Hésiode où la Scandinavie, des écrits consacrés au devenir des civilisations s'accordent pour dire que surgira une époque terminale où l'ordre naturel du monde sera dangereusement bouleversé… et surtout inversé. Ce qu'illustre d'une façon éminemment significative, parmi une pléthore de faits effarants, la démentielle théorie dite du *Gender* propagée (comme un virus) dans les universités par une Américaine hommasse aux allures de dur à *queer*.

On assiste donc à une confusion généralisée, à une « informité » [2] s'étendant à tout ce qui devrait se définir clairement et, dans notre temps, n'a plus d'identité précise, ne représente plus rien de concret, de tangible, de reconnaissable. À titre d'exemple, chaque fois qu'un « ponte » gouvernemental ou de la société civile s'exprime, amusez-vous, téléviseur allumé, à regarder le tableau qui, éventuellement, se trouve derrière lui. Invariablement vous verrez une peinture non figurative, dite « abstraite », généralement faite de taches, de traits, d'amorce d'un quelque chose de vague, à moins qu'il ne s'agisse d'un semblant avorté de je ne sais quoi. Ministres ou directeurs d'entreprises emblématisent le sans forme d'un art supposé consensuel puisque ne révélant aucune distinction ethnoculturelle [3]. Les grands acteurs de la politiques et de l'économie font la promotion de l'informe et de l'inexpressif par de supposées compositions ne délivrant d'autre message qu'une impression d'insignifiance, au sens précis du terme : ce qui ne manifeste aucun signe, aucun signal, aucun appel conforme à ce qui charpentait les civilisations de jadis, à savoir la puissance, l'effort, le courage, la droiture, l'harmonie, la grâce… On songe à des œuvres comme *Le chevalier défiant la Mort et le Diable* (de Dürer), *Bonaparte franchissant les Alpes* (de Louis David), *L'angélus* (de Millet), *Thor foudroyant les géants* (de Mårten Eskil Winge). Servant de décor aux paroles d'un « décideur » étatique ou patronal, d'hasardeux coups de pinceaux, voire un bariolage chaotique, traduisent aussi, d'irréfutable façon, ce que portent en eux nos dirigeants : l'inconsistance de leur perception d'une nation et de son peuple.

S'intitulant Esquisse d'un jour (en) volé, cette composition traduit ce que nous venons de dire. L'œuvre caractérise le style de Tressek Barbouyowikz, promoteur du courant pictural dénommé « l'hyperbole improbable » [4].

En retour, ce peuple devenu amnésique des hauts faits de son histoire et, de la sorte, de la vigueur et de l'inventivité de ses ancêtres, s'est abandonné à la fatalité en acceptant un brassage avec des populations venues des

[1] cf. Henry Corbin dans *Terre céleste et Corps de résurrection*, Édition Buchet-Chastel, Paris, 1960, p. 42. En l'an 500 ans de notre ère, la population iranienne était encore totalement indo-européenne.

[2] Peu utilisé, ce terme existe et dérive du latin *informitas*, « absence de forme ».

[3] Il y a quelque temps, un Afro-américain a fait un scandale dans un musée new yorkais : il reprochait à des peintures, allant de la renaissance au XXe siècle, le fait que les personnages figurés étaient tous blancs d'épiderme. Grave… et il n'y eut personne pour réagir.

[4] Au cas, chers Camarades, où le patronyme de ce personnage ne vous aurait pas interpellé, il s'agit d'une pure invention de votre serviteur afin de brocarder la peinture qui se fait à l'arrosoir.

quatre coins de la planète. Pendant au moins deux générations, les Européens furent atteints d'un véritable « amorphisme », terme signifiant « absence de forme déterminée ». D'aucuns parleraient d'une « anesthésie collective ». Depuis seulement quelques années on assiste à un (timide) commencement de sursaut réactif et ce, à la suite de plusieurs véritables carnages perpétrés par des terroristes proclamant, à grands coups d'explosifs et de mitraillages, leur haine viscérale de notre civilisation. La mentalité « *mega cool* » a fini par produire un individu n'ayant, sur les lieux de massacres, d'autres réflexes que d'accumuler nounours en peluche et bougies. Avec ça, les fanatiques surgis des sables et des savanes ont encore de beaux jours sanglants devant eux.

Gravée sur une pierre de Arhus, Jutland (Danemark) et datant de l'époque viking, cette tête singulière serait peut-être celle de Mímir. Ainsi que l'a pertinemment noté notre Camarade Alain Colomb [5], le tressage rituel de la barbe fait apparaître ce que l'on nomme un « quadruple nœud »,

variante du « symbole du Pôle » [6]. Ce signe laisse ainsi entendre que, symbolisé par la barbe (qui, tous les jours, pousse), l'écoulement du temps se replie sur lui-même et, de la sorte, annihilant son pouvoir de délitement, « se change en espace » (formule intervenant dans le Parsifal de Richard Wagner).

Les responsables sont à chercher dans nos élites auto-proclamées missionnées pour saboter l'enseignement de l'Histoire. Dans leur grande majorité, sortis quasiment ignares du lycée, les individus s'abandonnèrent avec délice à l'abrutissement télévisuel. « La plus longue mémoire » qui, selon Frédéric Nietzsche, semblait indispensable à la survie d'un peuple, fut chassée des têtes. En remplacement, on nous concocta un festival permanent d'émissions télé ineptes, conçues pour aplatir un peu plus le mental des citoyens et, surtout, les conditionner à l'indifférenciation afin qu'ils accueillent toutes les aberrations destinées à fausser définitivement leur perception de la normalité. Or, pour les anciens peuples européens, la mémoire était perçue comme indissociable de la notion de société. Ainsi, chez les Grecs, Mnémosyne, personnification de la mémoire, a pour parents Gaïa (la Terre : la matérialité des choses) et Ouranos (le Ciel : la pérennité de modèles immuables). Aimée de Zeus (symbolisant l'autorité), elle enfantera les neuf Muses figurant la totalité du savoir. Chez les Germano-Scandinaves, il y a le personnage de Mímir dont le nom, précisément, signifie « mémoire ». On l'imaginait sous l'aspect d'une tête parlante que le dieu de la connaissance initiatique, Óðinn, emmenait avec lui dans ses voyages. Et il la consulte tout particulièrement lors du Ragnarök, c'est-à-dire au moment où des évènements dramatiques conduisent à la destruction de l'ordre du monde. Au vu de la situation actuelle, on comprend que ce moment, annoncé par le mythe, est arrivé. En conséquence, le temps est venu de faire appel à Mímir, de « se brancher » sur « la plus longue mémoire ». Par « plus longue » comprenons qu'elle remonte à l'origine même de la civilisation. Et c'est ici qu'intervient la notion de « Tradition primordiale » tant honnie par ceux qui se sont jurés d'éradiquer l'âme européenne.

Cette notion de « Tradition primordiale » nous la devons à un orientaliste et ésotériste français dénommé René Guénon, né à Blois en 1886 et décédé au Caire en 1951, qui a laissé une œuvre véritablement incontournable. Son immense travail aura consisté à montrer que la partie la plus essentielle du domaine de l'ésotérisme, s'appuyant sur l'archéologie et le monde du mythe, renvoie à un corpus de données agrégées autour de la « Tradition primordiale ». Insistons sur la double signification de « primordiale » : évocatrice d'aurore du monde et, parallèlement, se faisant synonyme de ce qui est de première importance, essentiel, indispensable. Cette Tradition, par sa prodigieuse ancienneté, implique évidemment l'idée de « plus longue mémoire ». Et cette mémorisation des données s'impose comme prioritaire et même vitale dans la période confusionnelle et de perversion endémique des valeurs que nous subissons. La connaissance de ladite Tradition est une condition de survie. D'autant plus pour l'Européen qu'une seconde notion, également élaborée par Guénon, lui est consubstantielle. Il s'agit du « Centre suprême », lieu d'émanation de la Tradition. Pour Guénon, ce « Centre suprême » – dont le nom aurait été Tula [7] (Grecs et Romains en firent Thulé) – se serait situé tout au nord, au Pôle qui, en des temps reculés, n'aurait pas été un désert de glace mais une terre ferme et idéale, porteuse d'une sorte d'éternel printemps. La légende médiévale de saint Brandan situe le Pa-

[5] Dans un article de la revue *Hyperborée*, N° 3, nouvelle série, hiver-printemps 2012-2013, p. 28 et suivantes.
[6] Plus connu sous son nom sanscrit de swastika.
[7] cf. *Le Roi du Monde*, Éditions Gallimard, Paris, 19 58, p. 82.

radis terrestre au nord du monde. Le Groenland, l'Islande, le Spitzberg, l'archipel François Joseph, constitueraient les restes d'un continent centré par une chaîne de montagnes analogue aux Alpes et désormais au fond de la mer[8]. Les Grecs non seulement en gardèrent le souvenir sous le nom d'Hyperborée – désignation signifiant « au-delà du nord » – mais encore centrèrent toute leur « géographie sacrée » [9] autour de la cité sacerdotale de Delphes consacrée à Apollon, l'Olympien personnifiant la perfection physique et la lumière. Aimée de Zeus, sa mère, Léto, était une Hyperboréenne. Comprenons que le sang hyperboréen coule dans les veines d'Apollon ; autrement dit, ce dernier incarne une idéalité physique et mentale issu du nord extrême. S'envolant de Delphes, Apollon se rendait chaque année en Hyperborée au moment du solstice d'hiver. Cela signifie que toute la civilisation grecque était « polarisée » par cette thématique. À partir des travaux de Guénon, prolongés par ceux de Julius Evola ou d'un Pierre Gordon, nous pourrions aisément multiplier les exemples et montrer comment de nombreux registres du symbolisme font référence au « Pôle ».

Apollon se rendant en Hyperborée sur son char aux chevaux ailés, vase grec. Le disque solaire nimbe la tête du dieu pour manifester le fait qu'il incarne une supra-humanité dont la pensée est illuminante.

Avant d'aller plus avant, il me faut préciser un point particulier concernant René Guénon. On lui a reproché de s'être établi au Caire et de s'être affilié à une *tariqa*, terme désignant une fraternité soufie. Les Arabes que fréquentait alors notre auteur ne ressemblaient en rien aux membres des organisations islamistes en guerre ouverte ou larvée avec l'Europe. Il s'agissait de mystiques soufis [10], bien éloignés des pulsions meurtrières de Daesh et consort [11]. Maintenant, il peut légitimement apparaître incompréhensible que Guénon, n'ayant eu de cesse de démontrer l'origine « polaire » de nombre de symboles fondamentaux [12], se soit installé au Caire et non à Oslo ou Stockholm. Des circonstances malencontreuses l'immobilisèrent, faute de moyens financiers, dans la capitale égyptienne. Et, sans doute, s'accommoda-t-il de cette situation géographique [13] dès lors que sa demeure était toute proche de Gizeh, le plateau considéré comme le centre exact de toutes les terres émergées, donc le milieu du monde [14].Une carte de l'Égypte montre que le Nil coule du sud vers le nord et là où se forme son delta furent érigées les grandes pyramides qui, dans leurs proportions, conservent un impressionnant florilège de données mathématiques [15]. Pour nous, l'une des plus importantes réside en ce que l'orientation de ces monuments indique le Pôle d'une façon plus précise encore que l'observatoire de la ville de Paris. Ce fait corrobore – comme pour d'autres lieux, ainsi Tolède occupant exactement le centre de l'Ibérie (Espagne plus Portugal) et Bourges, milieu de la France – la théorie de Guénon selon laquelle après l'« occultation » et non la disparition du « Centre suprême », les peuples installèrent, chacun à sa façon, un ensemble symbolique et rituel destiné à rappeler la source « polaire » de la société.

---

[8] On la nomme « dorsale Lomonossov », consacrant ainsi le géographe russe auteur de sa découverte.

[9] Expression que l'on doit à l'éminent universitaire Jean Richer qui, étudiant la numismatique de la Grèce antique, a établi que douze principales cités de la partie continentale de cette nation constituaient un zodiaque. Delphes en occupait le centre. Cf. *Géographie sacrée du monde grec*, Éditions Hachette, Paris, 1967.

[10] Il faut savoir que, durant ces dernières années, les communautés soufis furent des cibles privilégiées des Islamistes. C'est par centaines que se comptent leurs victimes, de la Lybie au Pakistan en passant par la Syrie.

[11] Signalons que Daesh avait proclamé qu'il fallait s'emparer de La Mecque pour détruire la Pierre noire désignée par eux comme étant une chose impie car païenne ; ce qui, au demeurant, est exact puisque, pour les Grecs, une pierre semblable symbolisait *Kybélé*, personnification de la connaissance, dont le Romains firent Cybèle. Par conséquent, la pierre noire de la Kaaba est un symbole antérieur à l'Islam repris par cette religion qui en a conservé la signification de centre du monde (ce que, du reste, savent les authentiques soufis).

[12] Parmi lesquels l'Axe du monde, la Montagne sacrée (ou suprême) et le swastika.

[13] Contrairement à Julius Evola (qui s'inscrit dans la continuité de Guénon), notre auteur ne percevait pas à son époque toute l'importance du facteur ethnique. C'est l'un de nos rares reproches à son égard.

[14] Comme l'avait calculé un officier ingénieur accompagnant Bonaparte.

[15] Jusqu'à une époque récente, on considérait que les Égyptiens appartenaient à un groupe ethnique de type caucasien. Des farfelus, avec l'aval du « politiquement correct », veulent maintenant nous persuader qu'il s'agissait d'individus de race noire. Petit rappel que d'aucuns jugeront fort peu sympathique : les chaussures de certains pharaons comportaient, sous une semelle, l'image d'un africain noir et, sous l'autre, celle d'un homme du désert, peuples vaincus par l'Égypte et jugés « au ras du sol », incapables de percevoir ce que signifiait l'élan vertical des obélisques.

Monnaie des Bituriges, tribu gauloise occupant Bourges, centre de la Gaule. Sur l'une des faces on voit le symbole du Pôle aux branches arrondies (identique au hevoud breton). Équivalent de Delphes pour la Gaule, Bourges, « centre secondaire », faisait ainsi référence au « Centre suprême ».

Les civilisations supérieures de l'Europe qui firent le monde antique se voulurent toutes référentielles au nord extrême. Ce qui vient d'être dit s'impose comme une donnée fondamentale mais pratiquement ignorée de la majorité des historiens. Et si nous prenons un dernier exemple, Rome, on découvre l'importance du dieu Janus. Les deux visages qu'il présente signifient que son regard contemple simultanément le passé le plus lointain et l'avenir. De façon à nous dire qu'il n'est point de futur possible sans connaissance de ce qui fut au commencement. Ce serait la transcription romaine de la notion de « plus longue mémoire ».

Le dieu janus à double tête sur une monnaie romaine.

Mais ce n'est pas tout. En effet, Janus a pour amante la nymphe Cardea dont le nom renvoie au *cardo*, mot latin définissant l'axe nord-sud – nous préférons dire sud-nord – dans les cités romaines. L'attirance, l'« aimantation », de Janus pour Cardea s'explique dans la mesure où la mémoire doit regarder vers le nord, lieu de l'origine fondatrice correspondant au « Centre suprême ». Ajoutons ce qui suit et se révèle d'une extrême importance : Cardea assurait la protection des enfants. Magnifique symbole énonçant que la jeune génération est protégée par la personnification d'une « voie » (spirituelle, on le comprendra) reconduisant au nord, au Pôle et bien entendu à ce qui en émane, la « Tradition primordiale ». Regrettons que Cardea ne soit plus en activité. Par ce qu'elle incarne, les parents apprendraient à leurs enfants à se tourner vers les significances venues du septentrion et de l'Hyperborée. L'action falsificatrice de certains enseignants[16], agents pathogènes du mondialisme, serait ainsi contrecarrée. Mais encore faudrait-il que ces parents comprennent en quoi Janus nous arme. Dans l'histoire de Rome, lorsque l'on ouvrait les portes du temple de ce dieu cela signifiait que la cité était en guerre.

La Tradition primordiale pourrait se résumer à trois données essentielles. La première, déjà évoquée, concerne le foyer initial de la « race boréale » (selon la formule de Julius Evola) appelé « Centre suprême » reflété et relayé, après son occultation, par des « centres secondaires ». La seconde établit la doctrine dite des quatre Âges pour laquelle l'Histoire véritable n'est pas linéaire mais cyclique. Il n'y a pas de « progrès du genre humain » mais, bien au contraire, involution. Cela suppose une originelle supra-humanité, la « race boréale », ancêtre des Européens de souche qui, au cours de dizaine de millénaires, se serait retrouvée psycho-morphologiquement affaiblie et amnésique de son commencement. La perte progressive de « la plus longue mémoire » conduisant à l'état de déliquescence actuelle. Cette involution s'opérant en quatre périodes d'inégales durées que les Perses et les Grecs vont associer aux métaux. Pour Hésiode, l'âge de l'originelle perfection est blasonné par l'Or, métal du soleil. Puis vient le second âge, désigné par l'Argent et comportant une humanité (ne méritant plus le préfixe de « supra ») dès l'instant où, par l'éclosion de l'ego en chaque personne, l'unité spirituelle communautaire du premier âge est rompue, même si les êtres de cette période nous apparaîtraient maintenant très nettement supérieurs aux actuels Européens. Avec l'âge d'Airain [17] s'accentue l'affaiblissement des capacités tandis que l'ego s'amplifie. Au dernier âge, qu'emblématise le Fer, on assiste à l'aggravation de l'âge précédent. Tout à la fin, l'effondrement se révèle planétaire et ne peut que conduire à l'éradication de l'Europe puisqu'on nous annonce que les prochaines vagues migratoires verront un déferlement de dizaines de millions d'individus.

La troisième donnée concerne le fait que la « Tradition primordiale », émanation du « Centre suprême », est présente, de façon plus ou moins évidente, dans la plupart des formes de religiosités se manifestant principalement au sein des peuples blancs, mais aussi à travers les symboles, l'architecture (des pyramides aux cathédrales), les mythes et légendes, les contes populaires (dit « de fées) et des doctrines ésotériques comme l'Alchimie [18]. Nous ajouterons certains aspects de la littérature médiévale – songeons à ces romans que « centrent » le thème de la Table Ronde et

[16] La mise en pièce de l'Histoire de France, avec éradication de certains évènements pouvant froisser la sensibilité de certaines ethnies, est révoltante. Rendez-nous 732 !

[17] Pour les Perses, le métal est l'Acier. Au sujet de toutes ces notions, cf. Paul-Georges Sansonetti, *Arcanes Polaires*, Éditions Arqa, Marseille, 2019, chapitre I.

[18] Qui, dans son symbolisme, reprend des images mythologiques.

celui du Graal – ou même du XXe siècle, sans oublier le cinéma [19]. Tous ces matériaux ont, durant des millénaires, permis que soient maintenues sauves les lignes de force de la « Tradition primordiale ». Par leurs ouvrages, des auteurs tels que René Guénon ou Julius Evola eurent pour tâche d'en tracer les contours et de commencer à réactiver en nous « la plus longue mémoire ».

Ceux qui, dans le passé, souvent lointain (Hésiode, par exemple, vivait au VIIIe siècle avant notre ère), annoncèrent que la fin du dernier âge serait épouvantable, précisèrent aussi que ces épreuves, pour inévitables qu'elles soient, en marquant la fin du cycle, conduiraient les plus déterminés des individus à retrouver ce savoir perdu dont le Graal est une superbe métaphore. Il faudrait donc percevoir l'effondrement du monde actuel comme le moyen de reconstituer l'identité première de l'Europe. On pourrait dire qu'un décor factice se désintègre autour de nous et que les fallacieux mots d'ordre sociétaux placardés sur ses murs partent en fumée.

Le mythe nordique de Mímir, nous apprend que cette tête parlante, ce « chef » avec lequel il nous faut dialoguer, sera là où se dresse l'immense frêne symbolisant l'Axe du monde – symbole fondamentalement polaire – et où apparaîtront l'homme et la femme des temps nouveaux [20]. L'image est aisée à comprendre : l'Arbre axial figure la jonction entre le monde terrestre, tangible, et le domaine céleste des modèles éternels. Les êtres de ces temps de régénération [21] retrouvent la jonction dont leur peuple fut un temps privé. De même qu'on pourrait dire que, conjointement à l'Arbre, Mímir, la mémoire « primordiale » (au double sens du terme, redisons-le), leur est *revenue*. Or, dans un autre mythe viking, Mímir est l'énonciateur des runes [22]. Cette écriture serait-elle pour les Européens l'expression de « la plus longue mémoire » ? Celle de Thulé ? Nous sommes un certain nombre à le croire… et à tenter de le démontrer [23].

Paul-Georges SANSONETTI

---

[19] cf. encore votre serviteur avec *Présence de la Tradition primordiale, E. A. Poe, G. Meyrink, H. P. Lovecraft, J. R. R. Tolkien*, *Stanley Kubrick*… Éditions de L'œil du Sphinx, Paris, 2019.
[20] Dans le texte intitulé *Gylfaginning*, chapitre 52.
[21] La femme se nomme « Vie » et l'homme « Force vitale ».
[22] Comme le rapporte le *Sigrdrífumál*, strophe 14 ; cf. Régis Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Éditions Fayard-Denoël, Paris, 1974, p. 560.
[23] cf. réédition prochaine de l'ouvrage *Les Runes et la Tradition primordiale*, Éditions Art et Histoire d'Europe.

Une association n'est rien sans ses adhérents. Une revue n'est rien sans ses abonnés.

Pour que l'Association des Amis de Jean Mabire perdure, **il faut un Jean Mabire – toujours présent ! – et des… Amis ! En êtes-vous un ?**

ADHÉREZ, RÉADHÉREZ !

❑ Adhésion simple (ou couple) 20 €
❑ Adhésion de soutien 30 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Les Amis de Jean Mabire
BP 14
F 59137 Busigny

Saint-Loup

Préparer le retour des « hommes au-dessus du temps »…

Pour clôturer ce bulletin, nous reprenons le début d'un entretien qu'eut Armel MORVAN Avec SAINT LOUP pour la revue Planète dans les années quatre–vingt.

Saint Loup habite à cent kilomètres de Paris une grande ferme briarde avec une étable. Sa grange pleine d'outils abrite les motocyclettes de l'écrivain… La grande salle est peuplée de saints de bois, goules, vouivres, gorgones. Le soir douze étoiles d'une roue solaire l'éclaire.

Les journalistes ? Non jamais, içi, c'est la tanière d'un animal qui tient à sa santé et tient à distance les virus.

— Vous refusez le progrès dit-on.
— J'en retiens le bénéfique, je balaie le reste.
— Votre maison s'appelle « La Tanière ». Refuge du loup ?
— Le loup est le seul animal d'Europe qui a préféré disparaître plutôt que de se soumettre aux hommes.
— Vous êtes un rebelle ?
— À travers la tradition aryenne de l'Inde on découvre trois types d'hommes. Les hommes « au-dessus du temps » appartenaient aux époques disparues de l'équilibre. Leur souvenir a nourri le mythe religieux du paradis terrestre. Depuis la chute, inscrite dans la tradition des déluges, l'esprit des hommes garde la nostalgie de ce qui fut et leur comportement se cristallise en deux tendances. Les hommes « **avec le temps** » suivent sans réagir le mouvement en cadence de notre époque. Ou s'ils réagissent, c'est pour l'exploiter à travers une sorte de surenchère. Les hommes « **contre le temps** », eux, cherchent à renverser le sens de l'évolution, retrouver les Atlantides disparues et leur donner vie. Ils ne peuvent réussir dans les périodes de chute comme celle que nous vivons. Mais je suis un homme « contre le temps ».
— Et vous criez avec les anarchistes espagnols : *Viva la muerte ?*
— Non. Vous ne comprenez pas. Les anarchistes sont « avec le temps ». Ce sont des accélérateurs de l'involution. Nous, au contraire, nous essayons de freiner la machine, de gagner du temps, de laisser derrière nous des hommes dignes de bénéficier du renversement de la tendance qui se produira fatalement un jour ou l'autre, dans mille ou cent mille ans. Nous ne savons pas. Nous préparons, avec une confiance aveugle, le retour des « **hommes au-dessus du temps** ». […]

Armel MORVAN
In *Planète*

Offre réservée aux adhérents de l'AAJM

• ***Le secret de l'Atlantide. L'empire englouti de la Mer du Nord***
— Jürgen Spanuth. Préface de Pierre Bagnuls.

Tout adhérent à jour de l'AAJM peut bénéficier d'une remise de la totalité des frais de port sur le livre de Jürgen Spanuth auprès des Éditions d'Héligoland, partrnaire de notre association.

Il vous suffit d'accompagner votre adhésion/réadhésion d'un chèque de 25 € à l'ordre des EDH, et l'AAJM transmettra votre commande à l'éditeur.

Les Amis de Jean Mabire - BP 14 - F 59 137 Busigny

Dans les pas et les pages de Jean Mabire

14e édition

Pour la 14e année consécutive depuis le départ de Maît' Jean, tous ceux qui le souhaitent pourront bientôt se retrouver pour une nouvelle journée « **dans ses pas et ses pages** ».

Bien évidemment, nous sommes obligés de tenir compte de l'épidémie actuelle et de ses conséquences (à l'heure où ces lignes sont écrites, nous sommes encore tous soumis au confinement et l'avenir immédiat est très incertain). C'est pourquoi, exceptionnellement, ce rassemblement habituellement organisé en mai est reporté au **5 juillet**, premier dimanche des vacances d'été. Ceci afin que chacun puisse se déplacer sans hésiter et participer l'esprit serein.

Cette année, c'est quelque part dans **la plaine** (pas morne !) **de Caen**, que nous marcherons et ferons résonner la prose de Jean Mabire. Nous évoquerons quelques-unes de ces grandes épopées, de ces « chevauchées fantastiques » que notre auteur préféré savait si bien faire revivre sous sa plume !

Les habitués ont d'ores et déjà reçu leur invitation, les autres peuvent prendre contact à l'adresse suivante :

marchemaitjean@gmail.com

Nous vous espérons nombreux !

En ce 29 mars 2020, Chers Amis de Jean Mabire

par Katherine Hentic-Mabire

Nous savions depuis un certain temps que l'époque était troublée, plus encore durant ces dernières années et semaines, et le confinement durable pour le monde entier en ce début de 2020, qui ne s'était pas du tout, semble-t-il, préparé à la chose, en est bien la preuve.

Plus encore que d'habitude la fable d'un La Fontaine du XVIIe siècle des animaux malades de la peste – « **ils n'en mourraient pas tous mais tous étaient atteints** » – sonne juste pour les pessimistes Les termes également actions, ré-actions, nouvelles visions pour les plus actifs

Et pour les optimistes, qui savent que Jean Mabire a existé, qu'ils l'aient ou non rencontré, et dont un des leitmotivs était ***nous ne changerons pas le monde mais le monde ne nous changera pas***, quand il se voulait pessimiste actif, eux voudraient penser qu'en ces temps dangereux qui peuvent bousculer profondément… le monde pourrait changer, et en ce cas, venir à nous, les inchangés ! Ce serait déjà une forme d'éternité pour celui qui se forçait à croire durablement, et qui nous a quittés il y a quatorze ans en ce soir du 29 mars : si le monde qu'il n'a pas vu et qu'il appelait de ses vœux changeait dans le « bon sens », ce serait une forme de son espérance en l'humanité.

Formons donc des vœux et souhaitons fort que nous puissions nous en sortir dignement avec l'aide de toutes les forces vives pour un monde en voie de changement. Rêvons alors d'une sagesse retrouvée : respecter la Nature et les lois du monde vivant ! L'économie suivra !

Avec la livraison de ce numéro 53 sur un thème cher au cœur des amis je présume, je dois vous aviser, ce qui ne vous étonnera pas, compte tenu, des circonstances : il n'y aura pas d'Assemblée Générale cette année 2020. Par contre le conseil d'administration qui a vocation à gérer les grandes orientations de l'association devra émettre des avis sur sa vie et ses choix, et le bureau actera en l'attente d'une assemblée générale 2021 que nous espérons exceptionnelle par son contenu… donc pour l'an prochain.

Je peux simplement vous informer qu'il y eut un souhait très fort pour réunir le temps d'un week-end plusieurs initiatives militantes dans l'esprit de Jean Mabire, dont l'assemblée générale. Ce ne put se réaliser d'abord pour une question d'agenda en ce printemps, qu'ensuite nous devions nous retrouver pour une assemblée générale dans le cadre du Château ducal de Caen et celui de son Café Mancel le 6 juin prochain, et nous rappeler qu'en ces lieux, il y eut la constitution de l'association des Amis de Jean Mabire en 2001. Mais surtout pour annoncer avec causerie et visite *in situ*, que le futur numéro du bulletin le 54 serait sur le thème de l'Angleterre Normande et de la Normandie Anglaise, si cher au cœur de Jean Mabire. Certains auteurs bénévoles sont déjà à l'ouvrage, ma foi, le Château ducal de Caen où nous aurions dû nous tenir, vécut en profondeur, et son architecture le démontre, toutes les grandes heures de cette période si forte et troublée du Moyen Âge, et comme beaucoup de monuments en la ville de Caen, et dans toute la Normandie, je pense précisément aux abbayes, porte le témoignage d'une grande histoire de la Normandie durant le temps des Ducs-Rois qui la marquèrent à jamais dans sa spécificité.

Il a fallu se résoudre à annuler… c'est donc pour mieux pouvoir t'honorer, plus tard, chère province.

Prenez soin de vous et des vôtres, Chers Amis, nous avons tant besoin des uns et des autres, et comme disait Jean Mabire : le Printemps reviendra…

Katherine HENTIC-MABIRE

« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*
12e Haute École Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social : 13 quai de Solidor - F35400 SaintMalo
Adresse administrative : BP 14 - F59137 Busigny

contact@jean-mabire.com
http://www.jean-mabire.com

Conception : Les Editions d'Héligoland ™ 2020
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)

n° 57 Nouvelle Série Équinoxe de Printemps 2020